

# REVUE

---

# D'HISTOIRE DU

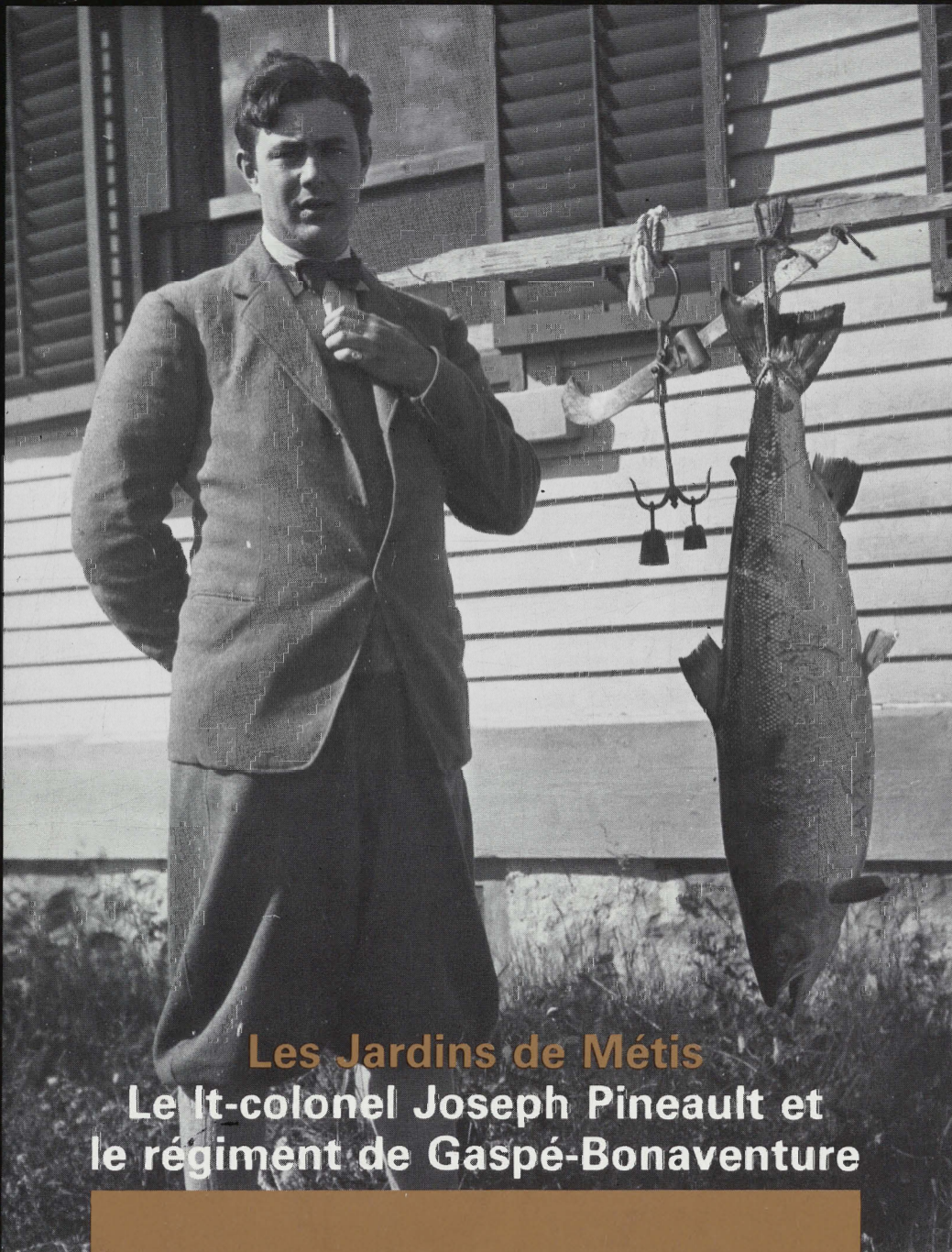
---

# BAS-SAINTE-LAURENT

VOLUME XI NUMÉRO 1

JANVIER-MARS 1985

3,95\$



**Les Jardins de Métis**  
Le Lt-colonel Joseph Pineault et  
le régiment de Gaspé-Bonaventure

# Sommaire

## Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent

VOLUME XI NUMÉRO 1 JANVIER-MARS 1985

### Éditorial

*par Jean-Charles Fortin et Louis Trépanier*

2

### Le Estevan Lodge et les Jardins de Métis

*par André Boutin*

3

### L'écomusée métissien

*par André Boutin*

10

### Témoignage d'un artisan des Jardins de Métis

*par Fernand Lavoie*

23

### Le régiment de Gaspé-Bonaventure, le lieutenant-colonel Joseph Pineault et la défense des côtes gaspésiennes durant la seconde Guerre mondiale

*par Antonio Lechasseur*

19

### Le comité du patrimoine: premier bilan

*par Michel L. Saint-Pierre*

29

### Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent

Publiée trimestriellement par la Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent

C.P. 332,  
Rimouski, Québec  
G5L 7C3

Fondée par M. Noël Bélanger en 1973.

### Conseil d'administration de la Société

Jacques Lemay, président  
Louis Trépanier, vice-président  
Michel Plante, trésorier  
Sylvain Gosselin, secrétaire  
Jean-Charles Fortin, administrateur  
Marie East, administratrice

### Comité du patrimoine

Michel L. St-Pierre, président  
Louise Bellemare  
Christiane Buffin  
Marie East  
Rosaire Lavoie  
Antonio Lechasseur  
Jacques Lemay  
Michel Plante  
Louis Trépanier

### Comité de rédaction de la revue

Jean-Charles Fortin  
Louis Trépanier

### Politique rédactionnelle

Les personnes intéressées à publier des articles, notes de recherche, notes bibliographiques ou comptes rendus peuvent faire parvenir leurs textes en tout temps.

Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste pour publier dans la *Revue d'Histoire*. Le comité de rédaction peut, dans certains cas, assurer un support technique aux auteurs. Les textes sont lus par le comité et recommandés, selon le cas pour publication. Les auteurs demeurent cependant responsables du contenu de leurs textes. Une invitation pressante est faite aux intéressés.

### Dépôts légaux:

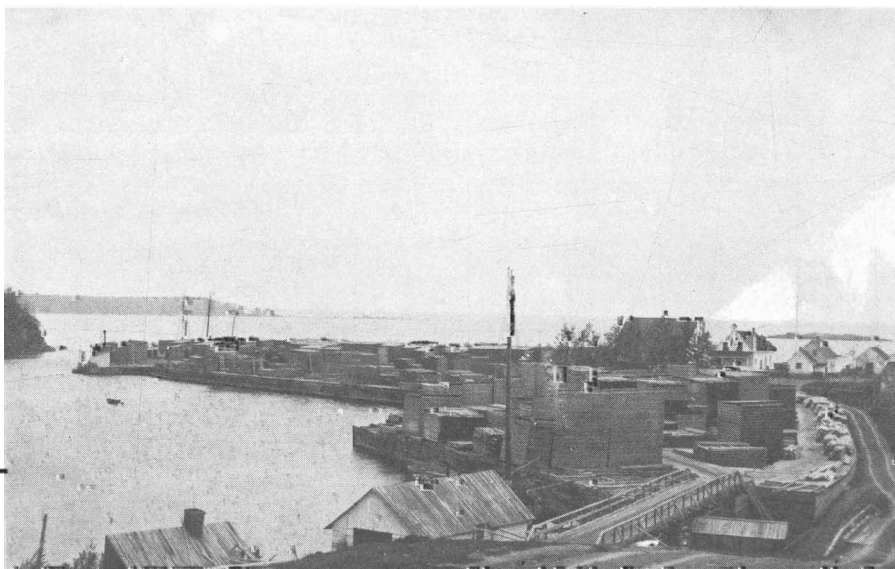
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0381-8454

Société d'Histoire régionale du Bas-Saint-Laurent.

Permis d'affranchissement au tarif de deuxième classe no 6605

Publiée en juillet 1985



# Éditorial

À l'approche de l'assemblée générale de la Société d'Histoire du Bas-Saint-Laurent, le comité de rédaction de la Revue a cru bon de faire le point sur la situation actuelle de notre publication, de rappeler l'effort de restructuration entrepris depuis juillet 1983, date d'entrée en fonction du présent comité, et de dégager les perspectives d'avenir et les défis qu'auront à affronter les prochains responsables de la Revue.

L'héritage s'est d'abord révélé difficile à assumer. Les derniers numéros de la Revue avaient été publiés avec une régularité qui, le moins que l'on puisse dire, laissait beaucoup à désirer. De nombreux abonnés, lassés d'attendre un éventuel numéro, ont alors préféré suspendre leur abonnement.

Il nous a alors paru nécessaire d'établir un plan d'action pour les années à venir, seul moyen, nous a-t-il semblé, d'assurer la pérennité de notre publication. Nos efforts, ont visé quatre objectifs: faire paraître la Revue de façon plus régulière, concevoir une nouvelle présentation du produit, initier une campagne publicitaire orientée vers les institutions d'enseignement et enfin, assainir les finances.

Selon nous, le premier objectif a été pleinement atteint. Le retard accumulé dans la parution a été en grande partie comblé; sept numéros vous sont parvenus avec régularité en moins de deux années. Nous ne croyons pas non plus avoir pour cela sacrifié la qualité et les éloges que nous a valu le dernier numéro sur la presse périodique régionale en témoignent.

Il nous aurait été impossible d'atteindre le second objectif, celui d'améliorer la présentation de la Revue, sans les talents de Mme Marie Pelletier. Celle-ci a su renouveler l'image de notre publication, la rendre plus attrayante en kiosque et plus agréable au lecteur. La nouvelle maquette de couverture et les innovations graphiques ont semblé plaire aux membres et l'accueil dans les points de vente paraît le confirmer.

En troisième lieu, il nous a semblé nécessaire d'accroître le nombre de nos abonnés institutionnels. Ainsi, l'été dernier, les universités, les collèges, les bibliothèques municipales importantes du Québec et les écoles secondaires de la région ont reçu un exemplaire de la dernière Revue. Suite à cette campagne publicitaire, nous comptons un grand nombre de nouveaux abonnés auxquels nous avons vendu plusieurs collections complètes.

Enfin, il s'avérait essentiel d'assurer l'avenir financier de la Revue, en augmentant les revenus tout en gelant les frais de production. Depuis deux ans, le nombre d'abonnés a doublé et, de plus, le fait que nous publions désormais trimestriellement a permis d'augmenter le tarif aux abonnés. Les frais encourus par ce numéro supplémentaire seront largement comblés par les revenus additionnels d'abonnement et par la décision de réduire le tirage destiné à la vente en kiosque, opération toujours déficitaire. La récente obtention du permis d'affranchissement au tarif de deuxième classe nous permettra aussi de sérieuses économies.

Après deux ans de travail, le présent comité de rédaction éprouve le besoin de se retirer et de laisser la place à des forces nouvelles. Nous croyons que les membres du prochain comité de rédaction devraient poursuivre la politique de recrutement de nouveaux abonnés, tout en ayant toujours le souci de produire une revue de qualité. La vente de publicité sera sans doute facilitée par la plus grande fréquence de publication. Nous nous permettons cependant de suggérer une augmentation du nombre de membres du comité de rédaction afin d'alléger la tâche de chacun de ceux-ci. En terminant, nous tenons à remercier tous ceux et celles qui nous ont appuyés au cours de ces deux années.

**Jean-Charles Fortin et Louis Trépanier,  
Comité de rédaction.**

# Le Estevan Lodge et les Jardins de Métis

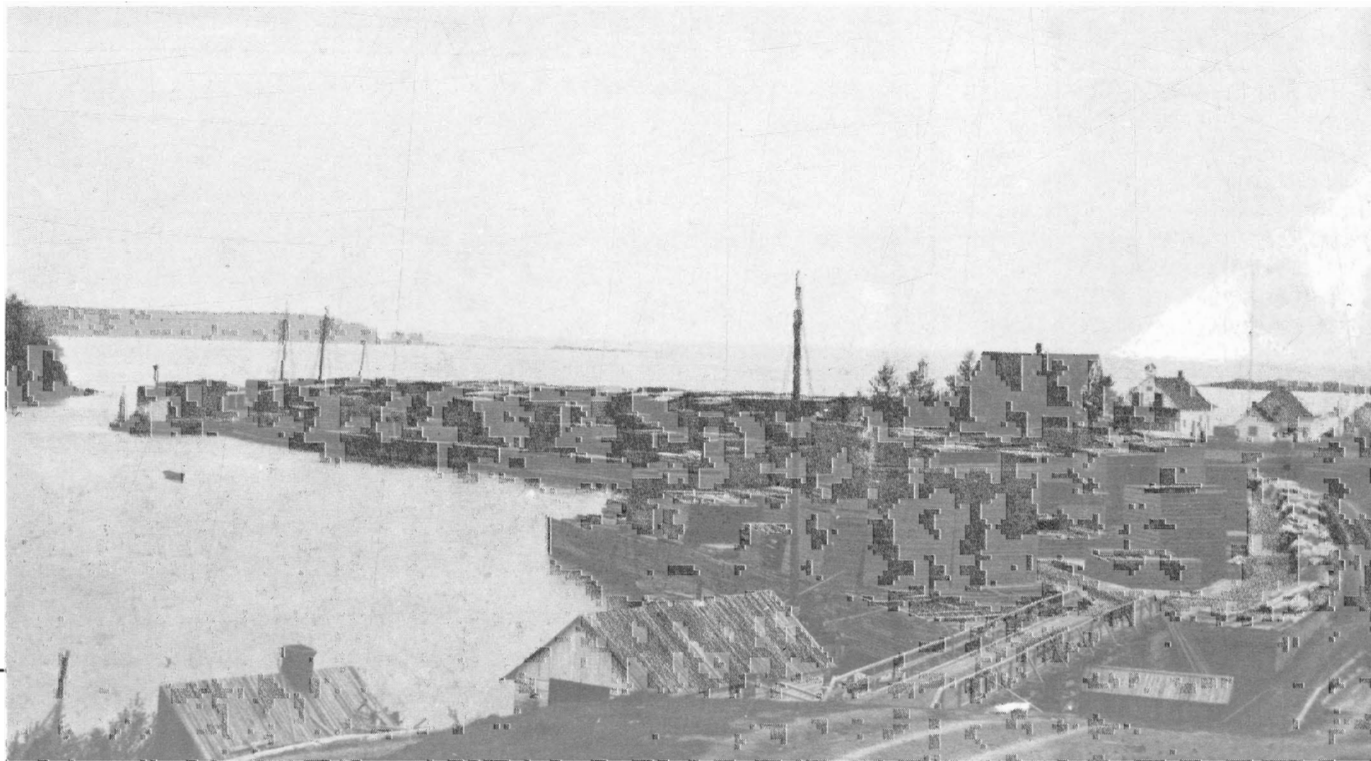
André Boutin



Lord Mount Stephen (Collection Ateliers Plein Soleil)

George Stephen descend en gare à Montréal le 12 juillet 1886. Il termine le voyage inaugural de sa compagnie de chemin de fer, le Canadien Pacifique qui relie Montréal à Vancouver, l'est à l'ouest du pays. Le surlendemain, il signe un contrat devant notaire par lequel il devient acquéreur d'un domaine à Grand-Métis connu aujourd'hui sous le nom de "Les Jardins de Métis". Le vendeur, John Ferguson, était seigneur de la Seigneurie de Métis depuis 1870. Il en était le sixième. Ses prédécesseurs sur la seigneurie avaient été: John Mac Nider, le père de Métis, de 1818 à 1829; Adam Lymburner Mac Nider de 1829 à 1840; Le Dr William Mac Nider de 1840 à 1846; John Mac Nider de 1846 à 1850; Archibald et David Ferguson de 1850 à 1870. Archibald était propriétaire de Grand-Métis tandis que Davis possédait Petit-Métis. Ce dernier

Le quai de la compagnie Price à Grand-Métis (Collection Ateliers Plein Soleil)





Le pont Stephen à Grand-Métis (Collection Ateliers Plein Soleil)

acheta le domaine de Grand-Métis quelques années avant 1870.

Pourquoi donc le président du Canadien Pacifique achète-t-il Grand-Métis? Il faut se souvenir que George Stephen pratiquait le sport de la pêche. Il s'était fait construire en 1880 un camp de pêche à la rencontre de deux rivières au lieu dit "La Fourche" à Causapsal. Il l'a gardé jusqu'en 1891. En 1886, la rivière Mata-pédia était achalandée par les pêcheurs de saumons. Et George Stephen lognait ailleurs, en particulier la rivière Rimouski et la rivière Métis. Mais son choix tomba sur la rivière Métis. Rapidement il s'approprie des droits de pêche en achetant les terrains qui bordent la rivière à l'est et à l'ouest, de l'embouchure jusqu'à la chute de Métis, d'une hauteur de 120 pieds, qu'il achète également. Son petit royaume de la pêche aux saumons sera achevé vers 1890 quand la compagnie des frères Price aura déménagé la scierie de 1824 en amont des chutes. L'emplacement du vieux moulin enfin évacué et la digue, qui empêchait les billots de prendre le large vers le fleuve, une fois dynamitée, le niveau de l'eau de la rivière s'élève et la remontée du saumon devient possible et facilitée d'autant. L'affluence du saumon répond aux attentes de Mount Stephen et, plus tard, de ses héritiers Monsieur et Madame R.W. Reford. En 1947, un second barrage hydro-électrique

est construit (Métis II) non loin du pont de Métis et ferme aux saumons la montée à rebours de la rivière jusqu'à la chute de Métis, soit un parcours d'environ 2800 mètres. Parallèlement à la naissance du sport de la pêche aux saumons par les grands noms du monde des affaires, les Stephen, Sterling, Farrer, Stillman, Rockefeller, Reford, Meighen, disparaissent le trafic et les activités fébriles du port de mer de Grand-Métis. On ne verra plus

les chargements sur les voiliers transatlantiques au large sur le fleuve. Le bois de construction de la Compagnie Price sera expédié par les voies ferrées de l'Intercolonial. Il faut attendre cent ans, en 1986, pour voir l'installation à la Pointe-aux-Cenelles d'un port de mer et de l'Institut Maurice Lamontagne, le centre de recherche en sciences de la mer le mieux organisé que nous ayons au Canada, ainsi que, en 1985, sur la rive ouest de la rivière Métis, près de l'embouchure, l'érection de Centre d'Interprétation du Saumon de l'Atlantique.

A l'été de 1887, George Stephen fait construire l'un des plus spacieux camp de pêche que nous ayons aujourd'hui au Québec. Il constitue encore le corps principal de la Villa Reford aux Jardins de Métis. Il a été bâti pour héberger le président du Canadien Pacifique et ses invités, parents et amis, qui auraient le désir de venir pêcher le saumon à Métis. Il y a six chambres à coucher, deux salles de bain, un magnifique salon de réception avec foyer, une belle salle à manger, une cuisinette,

Elsie Reford à la pêche (Collection Ateliers Plein Soleil)



une grande cuisine avec deux dépenses attenantes, une cave à vin, un grenier et un sous-sol, un garage et une glacière pour conserver dans le bran de scie les blocs de glace coupés dans la rivière pendant l'hiver. Les matériaux utilisés proviennent majoritairement de l'ouest canadien. Le pin et le cèdre de Colombie ont été transportés par l'un des premiers convois du Canadien Pacifique à la fin de l'été 1886, puis de Montréal à St-Octave-de-Métis via l'Intercolonial. Nous ignorons qui a préparé les plans et devis de cette construction. Serait-ce l'architecte W.T. Thomas de Montréal, celui que George Stephen a choisi pour édifier sa résidence de la rue Drummond connue au-

cherchons habituellement parmi nos connaissances qui aurait les compétences pour mener à bien une telle entreprise. George Stephen demeurait à Montréal et connaissait les contracteurs qualifiés qui avaient fait leurs preuves. En connaissait-il par ici? Vraisemblablement non. Pour ces raisons, et l'architecte et les ouvriers comme l'entrepreneur provenaient de Montréal.

Pourquoi Mount Stephen a-t-il baptisé son camp de pêche de Grand-Métis du nom de Estevan Lodge? D'abord, cette expression anglaise a été adoptée tardivement par George Stephen pour identifier son camp. On la trouve dans le code des télégraphistes du temps. Sa signification? Le premier Estevan est la



Robert Wilson Reford (Collection Ateliers Plein Soleil)

pêche aux saumons. Le fondateur du Estevan Lodge tenait à trouver dans son camp de Grand-Métis une auberge accueillante et cordiale où l'hospitalité proverbiale des écossais est à l'honneur.

Le 4 octobre 1918, devant le notaire H. Meredith Marler à Montréal a été signé un contrat de donation entre vifs. Le donateur est le baron Mount Stephen de Bocket Hall, Hatfield, Angleterre. Il est représenté par John Turnbull, ayant une procuration dûment rédigée en présence de témoins et dûment identifiée par Alexander Ridgway, notaire public pratiquant à Londres et datée du 12 septembre 1918. Les héritiers sont Dame Mary Elsie Stephen Meighen et son époux Robert Wilson Reford. Elsie Reford est la fille d'Elsie Stephen, épouse de Robert Meighen. A la fin du contrat on lit que la propriété de Mount Stephen à Grand-Métis comprenant le Estevan Lodge, l'emplacement actuel des Jardins de Métis, les terrains qui bordent la rivière Métis à l'est et à l'ouest, de l'embouchure jusqu'à la chute inclusive est une donation pure et simple à cause de l'amour et de l'affection que le donateur porte envers sa nièce et son neveu. Cet acte devant notaire, qui aurait pu prédire sa répercussion? Un grain de semence qui devien-



Le camp de pêche de George Stephen bâti à Métis en 1887 (Collection Ateliers Plein Soleil)

jourd'hui sous le nom de "Mont Stephen Club", classé parmi les monuments historiques du Québec? L'entrepreneur en construction qui a exécuté ces travaux entre 1880 et 1883 a été J.H. Hutchison, lequel a bâti également les hôtels Queen et Windsor et le Board of Trade à Montréal. Nous pensons que l'architecte, l'entrepreneur et les artisans-ouvriers choisis par George Stephen pour la construction du camp de pêche sont de Montréal. Pourquoi? Afin de faire un choix judicieux et sage du personnel requis pour une telle construction, nous

fusion des deux premières syllabes des noms STEphen et VANhorne, le collaborateur de Georges Stephen dans la construction du chemin de fer Canadien Pacifique reliant l'est avec l'ouest du Canada, d'où le premier mot: Estevan. Quand au mot Lodge il désigne le type de maison d'hébergement pouvant offrir à prix modique l'hospitalité aux voyageurs sur la route. George Stephen l'a emprunté pour signifier le caractère particulier d'hospitalité qu'il offrait aux visiteurs, ses invités, lors de leurs séjours de deux, trois semaines et plus pour faire la

drait un jour un grand arbre. Un royaume piscicole annexé à un jardin floral de renommée internationale. Un domaine privé ouvert au grand public et intégré au patrimoine culturel canadien.

En 1927, les héritiers font des agrandissements au Estevan Lodge. L'auberge accueillante de type anglo-normand devient une spacieuse résidence estivale de 37 pièces capable d'héberger plusieurs visiteurs, la famille Reford et le personnel des domestiques soit quelque douze personnes. Le gouvernant ou "butler", M. Ernest Buffton a commencé à travailler en juin 1921 à Grand-Métis et à Montréal. Il sera à l'emploi des Reford, à ce poste jusqu'en 1968, après la mort de madame Reford soit pendant 47 ans.

Les plans et devis de l'agrandissement du Estevan Lodge ont été réalisés par l'architecte montréalais A.T. Galt Durnford. Ils sont datés, les uns de 1926 et les autres de 1927. Les ouvriers sont de la région métisienne et de Montréal. Au nord, sur les versants est et ouest du toit, sont aménagés les appartements privés et M. et Mme R.W. Reford. Les boiseries des deux chambres à coucher, du living-room et du corridor donnant sur celui-ci sont en "red gum wood" importé d'Australie tandis que les planchers sont en chêne canadien. Les boiseries des salles de bain, de la chambre noire et de la salle de la couturière sont en "B.C. fir". À l'est de la cuisine, les charpentiers construisent un bâtiment rectangulaire comprenant au rez-de-chaussée une salle à manger avec foyer pour les employés(es), puis un couloir conduisant à une salle de bain et à trois chambres à coucher réservées au personnel masculin. Au premier étage, une salle de bain et de lavage et huit chambres à coucher avec garde-robes sont destinées au personnel féminin. On restaure aussi la cuisine, la cuisinette et les dépenses. Le rez-de-chaussée du Estevan Lodge demeure au statu quo. Les plafonds et les murs cependant ont été nettoyés avec une huile de cèdre importée d'Europe. C'est la plus belle par-



Eric Reford après la pêche, vers 1920 (Collection Ateliers Plein Soleil)

tie de la maison: on y trouve le salon de réception, la salle à manger, six chambres à coucher pour les invités et deux salles de bain attenantes.

M. et Mme Reford sont des hôtes extraordinaires. Après la restauration en 1927, ils pouvaient accueillir les invités avec une hospitalité et un confort aussi parfait à Métis qu'à Montréal,

moins l'orchestre et les déploiements qu'on voyait parfois dans la magnifique demeure de la rue Drummond. L'intérêt que l'hôtesse métisienne portait aux affaires publiques et à la politique l'ont amené à recevoir souvent au Estevan Lodge des diplomates comme Lord Wellington, le Comte d'Atlone, la Princesse Alice et les honorables Borden et

Meighen, premiers ministres du Canada.

Je considère l'année 1928 comme date-charnière dans l'histoire du Domaine Stephen-Reford à Grand-Métis. C'est en 1928 que l'héritière du Mount Stephen sent un appel très fort au tréfond d'elle-même, celui de relever un défi de taille presque surhumain: aménager un jardin floral en pleine forêt domaniale aux abords du ruisseau qui la traverse du sud au nord.

Toute jeune, Elsie, chez ses parents à Montréal dans l'ex-résidence de son oncle George Stephen sur la rue Drummond, s'était initiée à l'horticulture dans la serre attenante à la maison paternelle. Dès 1929, elle possédait déjà assez de connais-

sances et de science pour être reçue membre de la Société royale d'horticulture de Londres. Les voisins de Grand-Métis en ont vu passer des voyages et des voyages de terre noire. Elsie planifiait tout le travail à faire. Elle besognait souvent avec ses jardiniers du matin jusqu'au soir. Dans la soirée, elle enregistrait les plants, les graines et les arbustes qui avaient été mis en terre durant la journée. Elle faisait couper les arbres cassés ou ébranchés pour ouvrir de nouvelles sections. Elle suivait avec émerveillement la croissance de chaque espèce. Elle cultivait surtout des fleurs rares dont l'uriculaire qu'elle est parvenue à acclimater après plusieurs essais. Elle visait des floraisons conti-

nues: gentianes de Suisse, 40 sortes de roses, plantes de régions froides et une foule d'autres fleurs que personnes ne croyait possible de faire pousser sous le climat gaspésien. La topographie particulière du lieu, le fort pourcentage d'humidité, la protection naturelle contre les vents dominants, l'oxygène que dégagent les conifères sont autant de facteurs qui contribuent aux succès des jardins floraux. Il faut ajouter également le travail rationnel et ardu de madame Reford et de ses jardiniers. De 1928 à 1958, cette grande botaniste aura rassemblé autour de sa maison de Grand-Métis des centaines d'espèces d'arbustes, de plantes vivaces et de fleurs annuelles, qui s'épanouissent en

La Villa Reford vue du nord (Photo: Pierre Pouliot, M.L.C.P.)





des floraisons qu'on ne trouve nulle part ailleurs au nord du 48ième parallèle de l'hémisphère septentrional. Aussi, en 1958, quand elle a quitté définitivement le Domaine de Grand-Métis, avait-elle transformé de fond en comble le domaine de son oncle en y laissant la marque de sa science de botaniste et de son sens affiné de l'art. Ce sens de "l'art domestique" chez elle était associé à un génie créateur propre à l'artiste et à une passion du travail pour déboiser, défricher, enrichir l'humus du sol, nettoyer, sarcler, accorder l'artificiel au naturel, unir enfin le travail de l'homme à celui de la création. Après une oeuvre d'une pareille envergure, l'histoire parlera désormais non plus Domaine du Mount Stephen mais du Domaine Reford. Madame Reford laisse à la postérité l'un des plus beaux jardins floraux du monde, un jardin domanial qui porte son nom.

Veuve Elsie Stephen Meighen Reford est âgée de 52 ans en 1954. L'heure a sonné de léguer à son fils aîné, le brigadier R. Bruce S. Reford, son splendide domaine de Grand-Métis. L'acte de donation a été signé le 4 juin devant le notaire George Carlyle Marler. L'héritage comportait la ferme de la Pointe-aux-Cenelles d'une superficie de 200 acres (le futur site de l'Institut Maurice Lamontagne), la petite ferme qui borde la rive ouest de la rivière Métis près du pont Bergeron appelée "Tredennick Farm" et surtout l'emplacement actuel des Jardins de Métis, une superficie de 175,000 pieds carrés avec tous les bâtiments attenants, en particulier le Estevan Lodge et son contenu, l'ex-maison familiale du concierge George Annett assigné par George Stephen en 1886 au gardiennage et à l'entretien du domaine de Grand-Métis. Cette dernière maison est aujourd'hui le bureau administratif du Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche (M.L.C.P.)

Jusqu'en 1954, le Estevan Lodge a servi de résidence estivale uniquement. Le nouveau propriétaire décide d'isoler la maison et d'installer un système

de chauffage central afin de l'habiter les douze mois de l'année. En 1956, Bruce fait construire à l'extrémité de la Pointe-aux-Cenelles un chalet d'été. Il y réside avec son épouse de mai à septembre. En 1960, il fait des agrandissements, isole et organise la maison afin d'y demeurer toute l'année.

La rumeur court depuis quelques mois que l'héritier Bruce Reford est prêt à vendre la partie du domaine Reford située à Grand-Métis ainsi qu'une certaine parcelle de terrain sise et située à Sainte-Flavie, désignée et connue comme faisant partie des lots 2 et 3 du premier rang du fief Pachot, du cadastre officiel de la paroisse de Sainte-Flavie. La Chambre de Commerce de Mont-Joli avait sensibilisé et convaincu les politiciens du gouvernement de l'Union Nationale puis ceux du gouvernement de Jean Lesage à se porter acquéreur du domaine Reford. Les négociations ont été assez longues. Le 24 mai 1961, l'honorable Lionel Bertrand est autorisé, par ordre du Lieutenant Gouverneur de la province de Québec en Conseil, à représenter Sa Majesté la Reine et se faire l'acheteur pour signer le contrat de vente du domaine Reford. La transaction sera officiellement scellée et signée devant le notaire Ernest Cameron Common de Montréal le 12 septembre 1961. Le vendeur est le Brigadier Bruce Stephen Reford de Grand-Métis, officier de l'armée à sa retraite. Cet achat du 12 septembre 1961 par le gouvernement du Québec est d'une importance primordiale. Le magnifique jardin floral, de chef-d'oeuvre de l'art horticole, réalisé par cette artiste et cette artisanne inlassable de 1928 à 1958 avec l'aide de ses jardiniers, perd son statut de propriété privée pour devenir un domaine public intégré au patrimoine national des québécois.

Le Domaine Reford, le premier nom adopté par le Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, pour identifier les jardins floraux du Grand-Métis, est changé après quelques années pour l'appellation Parc Métis,

puis en 1981 pour un nom plus représentatif, Les Jardins de Métis.

Dès le mois de mai 1962, le surintendant M. David Gendron est au poste. Il désigne M. Wyncham Coffin, l'ex-jardinier de Madame Reford, comme responsable des jardins. M. Fernand Lavoie prend la relève en 1964. Il respecte comme son prédécesseur les plans et les orientations données par Madame Elsie Reford dans l'aménagement horticole des Jardins de Métis. Le choix et la disposition des plantes suivant les variations topographiques et le cours du ruisseau, ont donné des résultats exceptionnels.

Le défi de taille a été relevé. Les jardiniers sous la direction de M. W. Coffin puis de Fernand Lavoie ont déployé créativité et énergie pour continuer à embellir l'oeuvre géniale d'Elsie Reford: accorder l'artificiel au naturel, unir le travail de l'homme à celui de la création, intégrer harmonieusement à la forêt les plus belles constructions horticoles réalisées jusqu'ici dans notre pays.

Si les jardins floraux d'Elsie Reford ont connu sous l'action du Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, un développement spectaculaire, quel sera l'avenir du Estevan Lodge à partir de 1961?

Le surintendant M. David Gendron et ses supérieurs au ministère veulent conserver cette villa. N'est-elle pas considérée par les experts du patrimoine bâti comme une maison historique? Aussi dès 1962, une équipe d'une trentaine d'ouvriers entreprennent le revêtement du toit en bardeau d'asphalte et des murs extérieurs en planches de pin ouvré. En 1963, réfection des foyers (5) et des têtes de cheminées, des planchers du rez-de-chaussée. De 1967 à 1969, des croissants, des beignes, des galettes, du thé et du café sont servis dans l'ex-salle à manger et l'ex-salon de réception de Mount Stephen. En collaboration avec le service de la Faune au ministère du Tourisme, on expose à l'automne, des fourrures dans le salon nord-est aménagé à cette

fin. En 1967, également, construction de la serre nord-sud attenante à l'atelier de menuiserie du temps.

Le 4 novembre 1972, meurt à la Pointe-aux-Cenelles, cinq ans après sa mère, le brigadier Robert Bruce Stephen Reford, blessé en France et décoré de la Military Cross pendant la guerre 1914-1918. Il a aussi participé à la deuxième guerre mondiale, à Dunkerke précisément en 1940, où il a reçu des mentions d'honneur pour son courage et sa gentillesse comme estafette. Le 12 novembre, en présence de quelque quatre cents personnes, le jour anniversaire de l'armistice, vers 16h00, les cendres du brigadier Bruce Reford ont été jetées à la mer, dans le fleuve Saint-Laurent, par le ministre de l'Église Presbytérienne de Métis-sur-mer. L'ère seigneuriale commencée par John MacNider et poursuivie par ses successeurs se termine avec le dernier des grands propriétaires, le Brigadier Robert Bruce Stephen Reford.

Dans l'histoire des Jardins et de la Villa Reford, nous considérons l'année 1973 comme une date-charnière. En effet, le Estevan Lodge retrouve avec l'arrivée d'un concessionnaire responsable de l'animation culturelle à la Villa Reford, un second souffle de vie: continuer d'une part la réputation "hospitalière" qu'avait cette maison au temps du Mount Stephen et de madame et monsieur Reford et lui ajouter un deuxième titre, celui de "culturelle" en mettant à l'honneur le patrimoine régional. Entre 1960 et 1973, la maison a été ouverte pendant trois saisons touristiques: 1967, 1968 et 1969. En juin 1973, le Estevan Lodge reprend vie, une deuxième vie, cette vie chaude, humaine, hospitalière qu'elle avait au temps des Stephen et des Reford. Les visiteurs au cours des prochaines années vont de plus en plus voir revivre Mount Stephen, la famille de sa nièce Elsie Stephen Reford, et aussi la vie et la culture propre aux métisseries. La Villa Reford avec son architecture, les jardins floraux de style anglais, l'Écomu-



Visiteurs aux Jardins de Métis (Collection Ateliers Plein Soleil)

sée, la Table d'Hôte régionale, l'artisanat "Plein Soleil" évoque l'histoire et la culture spécifique des métisseries: une mosaïque culturelle et religieuse d'un type bien caractéristique. Les coutumes et les traditions respectives des deux couches ethniques différentes mais complémentaires de ce qui compose l'héritage métisseries se reflète partout, dans l'architecture de la maison, dans le personnel hospitalier et dans l'art horticole génial bien original que le visiteur averti décèle et goûte dans l'émerveillement. Oui, le Estevan Lodge porte vraiment bien son nom (Lodge: auberge offrant l'hospitalité aux voyageurs). Les voyageurs y retrouvent non seulement la proverbiale hospitalité écossaise mais aussi l'hospitalité métisseries avec sa culture bi-ethnique québécoise bien caractéristique.

Pour résumer, disons que l'année 1973 contient des évé-

nements de portée historique dans l'histoire du premier cent ans du Domaine de Grand-Métis. C'est que la vitalité du Estevan Lodge se réveille pour connaître une deuxième vie encore plus riche et pleine que la première. Les Jardins eux-mêmes s'assurent d'un avenir rempli d'espoirs et d'optimisme créateur. Le Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche a pris des décisions constructives: confier à un concessionnaire la responsabilité d'animer la maison historique de Mount Stephen et installer dans les jardins un service d'aqueduc. Le système d'arrosage automatique dit "rain bird" s'alimente à même l'eau du ruisseau acheminée dans une réserve appelée "le lac artificiel". Cet aménagement, est vital pour la croissance des plants, des arbustes, des arbres et des fleurs, pour la beauté naturelle de ce domaine sylvicole et floral.

# L'écomusée métissien

André Boutin

En 1976 et dans les années à venir, le M.L.C.P. en concertation avec les Ateliers Plein Soleil Inc. conjuguent leurs efforts, leurs ressources et leur affection pour le patrimoine régional en rendant culturelle, l'une des plus belles maisons estivales du XIXe siècle.

La salle nord-est devient le salon d'artisanat. C'est l'artisanat "Plein Soleil" comme disent les gens de par ici. Un artisanat ré-

de la vie courante (nourriture, maison, mobilier, chauffage, vêtements, outils de travail) ont alors développé un courage à toute épreuve et un génie artisanal qui émerveille encore.

Le premier étage nord est ouvert au grand public. Les appartements privés de M. et Mme Robert Wilson Reford sont reconstitués en tenant compte de toutes les données historiques accumulées et du mobilier acheté par

L'ampleur et la beauté du paysage qui s'étend au nord à perte de vue, ravit le spectateur. Les rayons de la bibliothèque évoquent le temps de madame Reford faisant des recherches en botanique et en horticulture pour créer et réussir l'un des plus beaux jardins floraux au monde. Le living-room était l'endroit paisible où la châtelaine et son mari retrouvaient l'intimité, le calme, le silence favorables à l'étude et à la lecture.

La chambre à coucher de madame Reford lui permet d'entendre son regard sur la Pointe-aux-Cenelles, le Mont-Comi, la rivière Métis et sur sa ferme à l'ouest de la rivière: "Tredennick Farm". La chambre à coucher de monsieur Reford donne à l'est sur les magnifiques jardins cultivés par son épouse. Les nombreuses photos de la famille Reford, que vous voyez encadrées, et la salle de bain personnelle de monsieur, identique à celle de son épouse, avec toilette, lavabo, bain en riche porcelaine anglaise, montrent dans quel confort vivait ce couple dans leur résidence d'été de Métis. Il est aussi intéressant de jeter un coup d'oeil dans la chambre noire où M. R.W. Reford révélait ses photos. Vous y trouverez son appareil photographique de 1914 et un grand nombre de photos prises un peu partout à travers le monde. Cette collection a été gracieusement offerte à M. André Boutin par Eric Reford. Enfin, la chambre de couture réservée à la couturière professionnelle Florence Kidd, une écossaise d'origine, puis plus tard Anna Schwarz dénommée Mlle Black. Vous remarquez la tribune où madame Reford montait pour l'essayage des robes, les "systèmes" qu'on utilisait à l'époque pour le tailage et



(Collection Ateliers Plein Soleil)

gional bien caractéristique, reflet de notre culture métissienne. Des objets beaux, utiles, colorés, durables, confectionnés par d'habiles artisans de la région. Les clients nombreux qui visitent le salon ressentent au fond d'eux-mêmes un amour sincère pour les artisans qui, pour affronter les multiples nécessités

les Ateliers Plein Soleil Inc. depuis quelques années en vue de monter graduellement un musée régional. En face du salon d'artisanat, une porte donne sur un escalier tournant qui conduit à un couloir. Le visiteur se dirige vers le living-room avec une vue panoramique sur l'embouchure de la rivière Métis et sur la mer.

la création des patrons.

Quitter les appartements privés de M. et Mme R. W. Reford, c'est la fin d'un court voyage dans le milieu de vie de la haute bourgeoisie canadienne-anglaise de la première moitié du siècle. Le visiteur aura maintenant l'occasion de retourner cent ans en arrière pour commémorer ou connaître le milieu de vie des pionniers de la Mitis. Le grenier, la cuisine de 1887, l'église catholique, le magasin général, le bureau du docteur, l'école de campagne, la chambre des parents, une exposition d'arts domestiques tels que créés par les anciens et les anciennes de la région au cours de la première moitié du siècle...

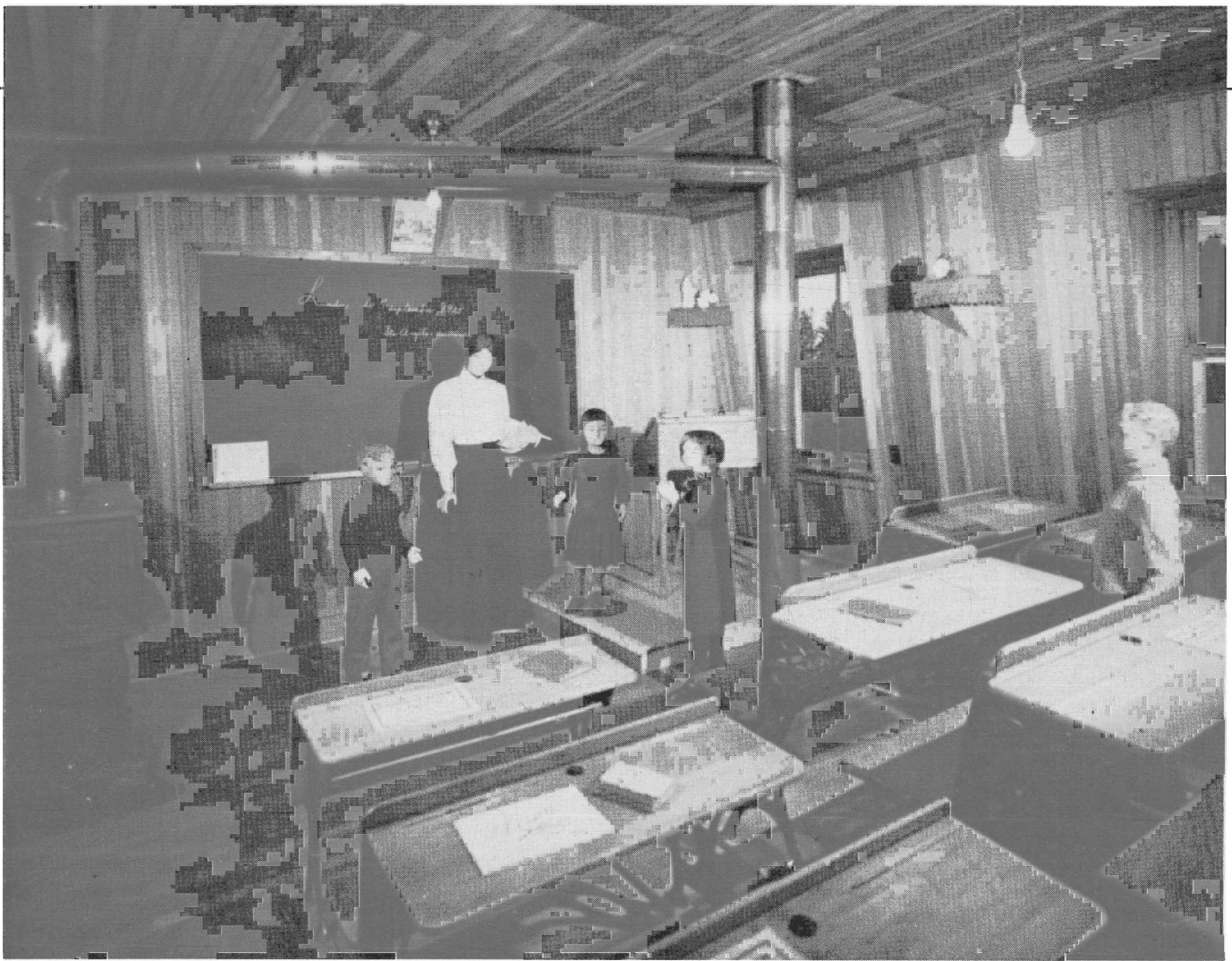
ou dans le dernier quart du XIXe siècle.

Les lieux représentés sont reproduits de façon authentique au point que tous s'y méprennent. Ils pensent que M. et Mme Reford avaient ainsi aménagé la partie sud de la maison. Non. Ces pièces servaient de chambres à coucher et de salles de bain pour le personnel féminin des domestiques, tandis que le grenier cachait le beau comble en pin de Colombie du camp de pêche de 1887. Toutes les pièces et tout leur contenu ont été aménagés avec un soin méticuleux et un souci du détail par Thérèse Beaulieu et André Boutin afin de faire revivre de façon fascinante quelques thèmes ma-

jeux du passé métissien. Commencé en 1976, l'aménagement complet des appartements des Reford et de l'Écomusée Métissien a été achevé en 1984. Nous l'appelons écomusée parce que ce n'est pas un musée semblable aux autres musées canadiens. Il y a certes une collection d'objets d'art, de meubles, d'outils, de lingerie, de vêtements. Mais il y a plus que cela. Les touristes qui le visitent pénètrent dans un monde vivant. Les Stephen, les Reford et les pionniers de la région revivent ici dans leur vie quotidienne et leurs traditions. Les visiteurs sont introduits à l'intérieur des mêmes appartements que les Reford ont habités et des lieux que les pre-

(Collection Ateliers Plein Soleil)





(Collection Ateliers Plein Soleil)

miers métisseries fréquentaient jadis quand ils montaient au grenier, séjournaient dans la cuisine ou dans la chambre à coucher de la maison familiale, allaient au magasin général, à l'église, chez le docteur ou à l'école du rang. Le mot écomusée évoque toute cette dynamique des relations interpersonnelles des premiers habitants de la région formant une collectivité caractéristique avec un style de vie et des traditions propres à l'époque qu'ils ont vécue. Vous devinez le travail assidu et persévérant accompli dans les Jardins de Métis par l'extraordinaire madame Elsie Reford et ses jardiniers et aussi par leurs successeurs engagés par le Ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche. Vous comprenez la vie rude du docteur d'antan, de l'institutrice

de campagne, du bûcheron, du défricheur, du cultivateur, du laboureur, du moissonneur, de la fileuse au rouet, de la tisserande au métier, de la cuisinière près du poêle à bois et de la maîtresse de maison. Ces thèmes ne vous racontent-ils pas l'épopée colonisatrice de ce coin de terre qui suit le parcours de la rivière Métis, du fleuve St-Laurent jusqu'au lac Métis en passant par Mont-Joli et une vingtaine de municipalités rurales? Ils vous plongent dans l'atmosphère authentique du vrai passé régional vécu par les anciens de la Mitis. Les jardins floraux, la Villa Reford, l'artisanat des Ateliers Plein Soleil, la table d'hôte régionale, l'Ecomusée, n'est-ce pas le profil du patrimoine culturel légué par Mount Stephen, les Reford et les pion-

niers métisseries aux générations contemporaines? C'est une mosaïque bi-culturelle, celle des anglophones et celle des francophones. Ici, l'architecture de style anglais se jumelle avec l'art culinaire franco-métisseries pendant que le touriste déguste les mets de la table d'hôte régionale et lui rappelle que deux nations vivent côte à côte depuis deux siècles en se respectant et s'estimant mutuellement avec leur culture respective, différente mais complémentaire. Le coup d'oeil qu'il a jeté sur le patrimoine légué par les anciens de la Mitis excite sa fierté nationale et l'entraîne à lever son chapeau pour vénérer les défricheurs et les bâtisseurs des autres régions du pays.

# Témoignage d'un artisan des Jardins de Métis

Fernand Lavoie

À la demande de M. André Boutin, historien du Domaine Reford, M. Fernand Lavoie, directeur des Jardins de Métis, a accepté de faire part de ses souvenirs de plus de vingt ans de travail en ces lieux. Il a fait parvenir un enregistrement au comité de ré-

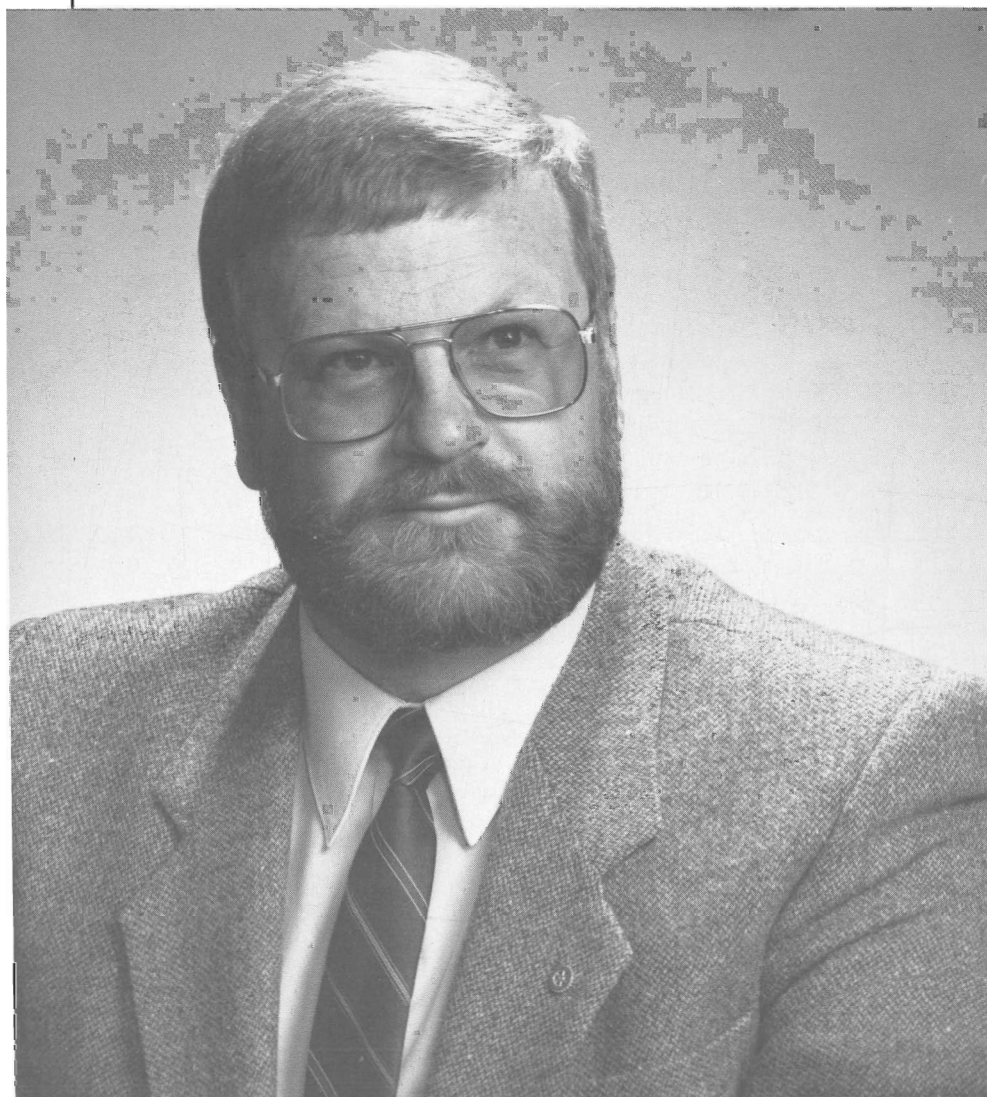
daction de la Revue. Nous avons repris de façon quasi intégrale ses propos et nous espérons que les légères modifications apportées au récit n'en auront altéré ni l'exactitude, ni l'intérêt.

**Jean-Charles Fortin, comité de rédaction.**

nimum; à peine quelques personnes avaient été embauchées à l'automne 1961. Je me souviens des noms de MM. Albert Lebel, Émile Cassista, Gilles Larrivée et de M. David Gendron qui m'a souvent mentionné qu'il avait commencé à cette époque.

Dès la première journée, j'ai rencontré M. Wyndham Coffin, qui agissait un peu, alors, comme surintendant. Il avait d'ailleurs été l'employé de Mme Reford, pour laquelle il agissait à la fois comme gardien du Domaine et jardinier principal. D'autres confrères étaient entrés comme jardiniers en même temps que moi, entre autres Gilbert Larrivée et Jean-Yves Ouellet, ainsi que Lorenzo Carroll et Clément Larrivée, ces derniers étant par ailleurs, plutôt reliés aux travaux de menuiserie. Il y avait aussi à cette date, Gérard Carroll, un menuisier, et Adrien Lajoie.

Nous sommes arrivés au Domaine Reford à un moment important, c'est-à-dire, au début de la saison. Nous avons tout de suite constaté que certaines parties des jardins avaient été délaissées pendant la période de transaction entre l'offre de vente et l'achat par le Gouvernement provincial. Nous avons dû immédiatement entreprendre des travaux de nettoyage de plusieurs plates-bandes et je me souviens de l'intérêt bien particulier que nous portions à redécouvrir certaines variétés complètement ensevelies sous les mauvaises herbes... Par la même occasion, nous pouvions découvrir les aménagements de Mme Reford. Dès cette première année, j'essayais de percevoir le style de Mme Reford à travers ces aménagements et je faisais des découvertes fort intéressantes. Je pense que dès cette première année, j'étais sensibilisé au rôle important de conservation



Fernand Lavoie, directeur des Jardins de Métis.

## LE DOMAINE REFORD EST OUVERT AU PUBLIC

J'ai débuté mon travail au Gouvernement provincial le 2

mai 1962. À cette époque, l'infrastructure et l'organigramme au niveau "personnel" du Domaine Reford était réduit au mi-

qu'auraient à jouer les responsables des jardins dans le futur.

L'année 1962 a été décisive pour le départ des Jardins de Métis. Cette année-là, la première année d'opération, nous avons ouvert nos portes à compter du 15 juin et nous devons faire face à des travaux très urgents. Ainsi, sous la direction de M. Gendron et des menuisiers responsables, M. Carroll et M. Lajoie, nous avons déménagé le kiosque d'information touristique de Ste-Flavie pour l'amener à l'entrée des Jardins de façon à ce qu'il soit opérationnel à la date d'ouverture. Nous avons souvent travaillé dix heures par jour et même le samedi pour respecter l'échéancier très serré.

Au cours de cette première année d'opération, soit du 15 juin jusqu'à la fin novembre, nous avons continué les efforts de restauration des jardins, sous la direction de M. Coffin, qui possédait vraiment l'art de la culture des rosiers et de leur taille. Nous avons beaucoup appris de cet

rieurs, MM. Gendron, Couillard et Côté, de mon intérêt pour les Jardins de Métis. M. Richard Côté, qui se cherchait un candidat pour succéder à M. Coffin m'appri par l'entremise de M. Gendron, que je travaillerais tout l'hiver. Désormais employé à l'année longue, j'ai immédiatement demandé l'achat de certains volumes et j'ai fait venir d'un peu partout la documentation disponible à ce moment-là. J'ai aussi demandé à suivre un cours ou des cours en horticulture ornementale.

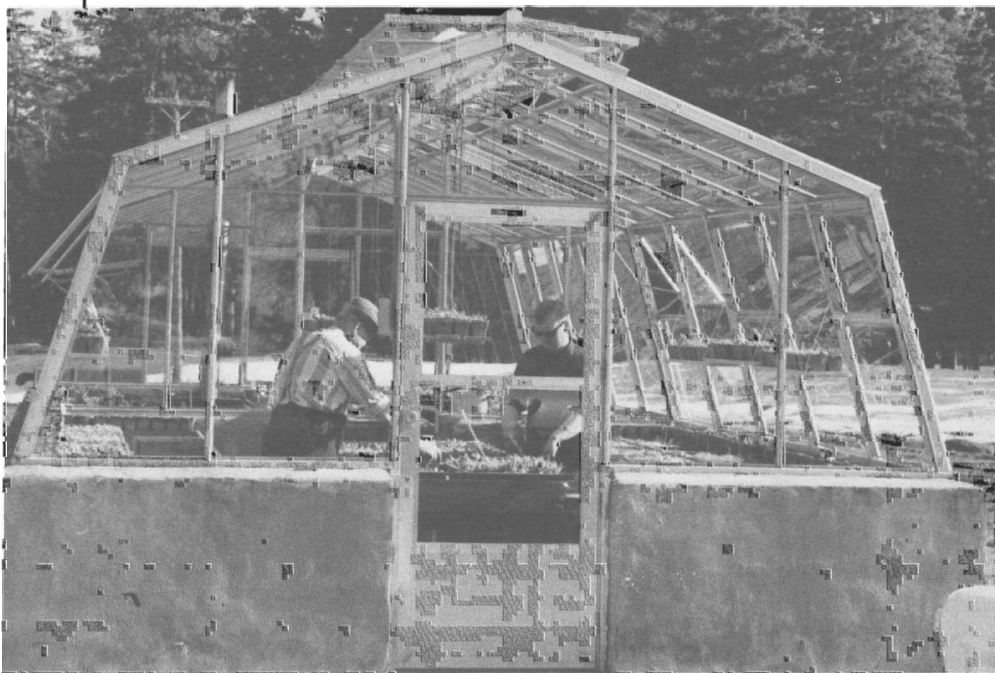
Dès le début de l'année 1963, nous avons commencé à réfléchir à la façon la plus logique d'organiser une circulation complète dans les Jardins à l'intention des visiteurs, tout en poursuivant le travail de restauration de certaines plates-bandes en cataloguant plusieurs variétés. Nous avons commencé tout de suite cette année-là à élargir les sentiers de façon à les adapter à une visite de groupe ou à la visite du public. Il a parfois fallu déplacer des variétés très

dans les jardins, lorsque j'étais plus jeune, plusieurs sculptures disposées dans des endroits stratégiques; évidemment ces oeuvres avaient été emportées par M. Reford lors de la vente du Domaine.

À l'époque de M. Reford, les petits ponceaux qui enjambent le ruisseau en plusieurs endroits étaient de forme très courbée, un peu du style "aménagement japonais", c'est-à-dire des ponceaux très arqués au centre et, de plus, très étroits. Pour faciliter l'accès au public, nous avons cependant dû nous résoudre à élargir ces ponts: il devenait très difficile par contre de respecter le style de ces ponceaux, car ils étaient difficiles à faire et peu sécuritaires. Nous avons opté pour des ouvrages un peu plus faciles à réaliser mais qui conservaient quand même un cachet naturel avec les garde-fous en bois rond, etc...

Cela a été très ardu de tout élargir les sentiers à la grandeur des Jardins et de créer, par la même occasion, une circulation permettant aux visiteurs de parcourir tous les sentiers sans manquer d'espace. De plus, à l'époque de Mme Reford, le départ de la visite, le noyau des jardins, c'était la villa. Il nous fallait maintenant inverser l'ordre de la visite, c'est-à-dire prendre les visiteurs sur le stationnement, les amener du début des Jardins, les conduire à la villa, les amener au belvédère, au jardin qui s'appelle aujourd'hui "Le Muret", près de la mer, et refaire les sentiers qui continuaient la visite à partir du centre des Jardins vers la sortie! Ce fut cependant un travail très intéressant, travail que j'ai accompli avec M. Coffin et M. Couillard et qui a donné un résultat très satisfaisant.

Ainsi, toute l'année 1963, a été consacrée à la consolidation des Jardins et à leur transformation de jardins privés en jardins publics. C'était à la fois un travail intéressant et valorisant, car nous avions le sentiment de jouer un rôle important pour l'avenir des Jardins de Métis et je crois que cette impression était partagée par tout le personnel



Wyndham Coffin, responsable des jardiniers et son successeur, Fernand Lavoie, qui prend la relève en 1965.

homme très vaillant et très ponctuel et j'ai beaucoup appris au contact de ce travailleur dévoué et doté d'un excellent jugement.

Au terme de cette première saison, j'ai fait part à mes supé-

difficiles à transplanter de façon à pouvoir élargir les sentiers tout en veillant à préserver le cachet très particulier des aménagements originaux.

Je me souviens aussi avoir vu



Un des ponceaux existant vers 1940 (Collection Ateliers Plein Soleil)

des Jardins. C'est sans doute grâce à cette excellente motivation si à la fin de cette saison beaucoup de travaux avaient été réalisés et terminés.

Au début de l'année suivante, je devenais l'assistant de M. Coffin dans les Jardins et je cédais le "Jardin des Rhododendrons", que nous appelions à l'époque le "Jardin de l'Île", à Gilbert Larrivée de Grand-Métis, qui en assume encore la responsabilité aujourd'hui.

C'est aussi en 1964 que j'ai commencé des cours à l'École Moyenne d'Agriculture de Rimouski. Le directeur à ce moment-là, était M. l'abbé Jean-Baptiste Caron qui a été d'une gentillesse vraiment exceptionnelle pour moi, car il a permis aux enseignants d'adapter des cours un peu particuliers afin que je puisse acquérir des connaissances en agriculture générale,

mais aussi certains acquis en horticulture ornementale. Pourtant ce n'était pas le rôle de l'école d'enseigner l'horticulture ornementale, mais tout le monde à fait un effort de façon à ce que soient introduits dans les cours les éléments pertinents à ma formation. Ainsi, durant l'hiver, je voyageais tous les jours à Rimouski pour faire ma formation en horticulture.

J'ai appris beaucoup de choses à l'École Moyenne d'Agriculture de Rimouski. En 1965 ou en 1966, la direction a changé et M. Lucien Roy, agronome, est devenu le directeur de l'École. Il a continué dans la même voie que son prédécesseur en me permettant de recevoir des cours un peu particuliers en plus des cours généraux, et je conserve encore aujourd'hui notre outil de travail à l'École d'Agriculture, le volume **Les Champs**, qui se

trouve dans le premier tiroir de mon bureau et qui me sert très souvent d'outil de référence concernant certaines connaissances en horticulture.

J'avais l'avantage de mettre en pratique les connaissances acquises au cours de l'hiver. À la même époque, nous avons construit une petite serre, dans la partie réservée aux services, tout près de l'ancienne résidence de M. Coffin. Nous y faisons la culture des annuelles et nous y gardions quelques pieds-mères pour la propagation les années suivantes.

C'est en 1964, je crois, que nous avons débuté la construction de l'atelier de menuiserie qui sert aujourd'hui d'atelier des jardiniers, bâtiment maintenant annexé à la grande serre que nous possédons désormais. Cet atelier, sous la direction de M. Gendron et de M. Carroll, jouait un rôle régional. C'est là qu'a été réalisée toute la signalisation en lettres "creusées" qui servait à l'intérieur des parcs de la province, et ce jusqu'aux Iles-de-la-Madeleine. On y fabriquait aussi des tables à pique-nique, des tables, des chaises ou des bancs qui servaient pour les terrains de camping ou pour les Jardins de Métis. Cet atelier a permis à plusieurs employés du Jardins de travailler à l'année.

En 1965, ont débuté les travaux en vue de doter les Jardins de Métis d'un stationnement, près de l'ancienne route 132. Il a fallu créer un stationnement pour les masses de visiteurs, construire des ponts, doter le terrain d'équipements sanitaires et, encore une fois, créer dans tout cela une circulation intelligente. Les travaux se sont poursuivis l'année suivante.

## MA RENCONTRE AVEC L'ABBÉ LEPAGE

La même année, qui a été importante dans ma carrière d'horticulteur, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de l'abbé Ernest Lepage de Saint-Simon, un botaniste de réputation internationale, malheureusement peu connu dans sa région.





“Le Muret” aux Jardins de Métis (Photo Pierre Pouliot, M.L.C.P.)

M. l'abbé Lepage avait eu pour mandat de M. André Couillard de créer un lac artificiel à l'intérieur des Jardins de Métis où nous ferions éventuellement la concentration d'une culture de plantes indigènes et de plantes des régions froides. J'ai donc travaillé avec l'abbé Lepage au cours des étés 1965 et 1966, du printemps jusqu'à très tard l'automne.

Nous faisons des récoltes de plantes dans la région de Saint-Simon où il habitait, car il avait la responsabilité de la cure de cette paroisse. Nous avons aussi effectué des récoltes dans la région du Mont Comi, dans celle de Matane, à l'arrière du village de Price, le long de la rivière Mitis et près de certains lacs où nous avons recensé plusieurs variétés de plantes marines que nous avons introduites dans le lac situé aux Jardins de Métis, tout près des serres.

À chaque jour, nous vivons des aventures assez particulières alors que nous faisons des récoltes en forêt. Je me souviens de certaines anecdotes. Ainsi, près du Mont Comi, du côté des failles, où les paroissiens

étaient très verticales et très impressionnantes, il nous fallait faire un peu d'escalade pour atteindre certaines variétés de fougères, entre autres. Comme l'abbé Lepage était petit de taille et très mince, c'est moi qui portait le gros sac et lui se contentait d'un plus petit; mais j'étais toujours surpris à la fin de la journée de constater l'endurance et l'énergie de ce frère ecclésiastique.

D'apparence très sérieux à première vue, l'abbé Lepage était doué d'un sens de l'humour tout à fait remarquable et se révélait un compagnon de travail extraordinaire. J'ai appris énormément de choses concernant les plantes indigènes et l'observation de la nature en sa compagnie. Nous avons introduit aux Jardins plusieurs variétés de *caltha palustris*, de *populaces* des marais, d'*iris versicolores*, de *nénuphars* et bien d'autres.

Nous nous déplaçons à l'aide de mon véhicule personnel et j'ai été à même de constater la grande mémoire de l'abbé Lepage pour la localisation des familles de plantes. Alors que nous allions à 40 ou 50 milles à l'heure dans les routes secondaires, M.

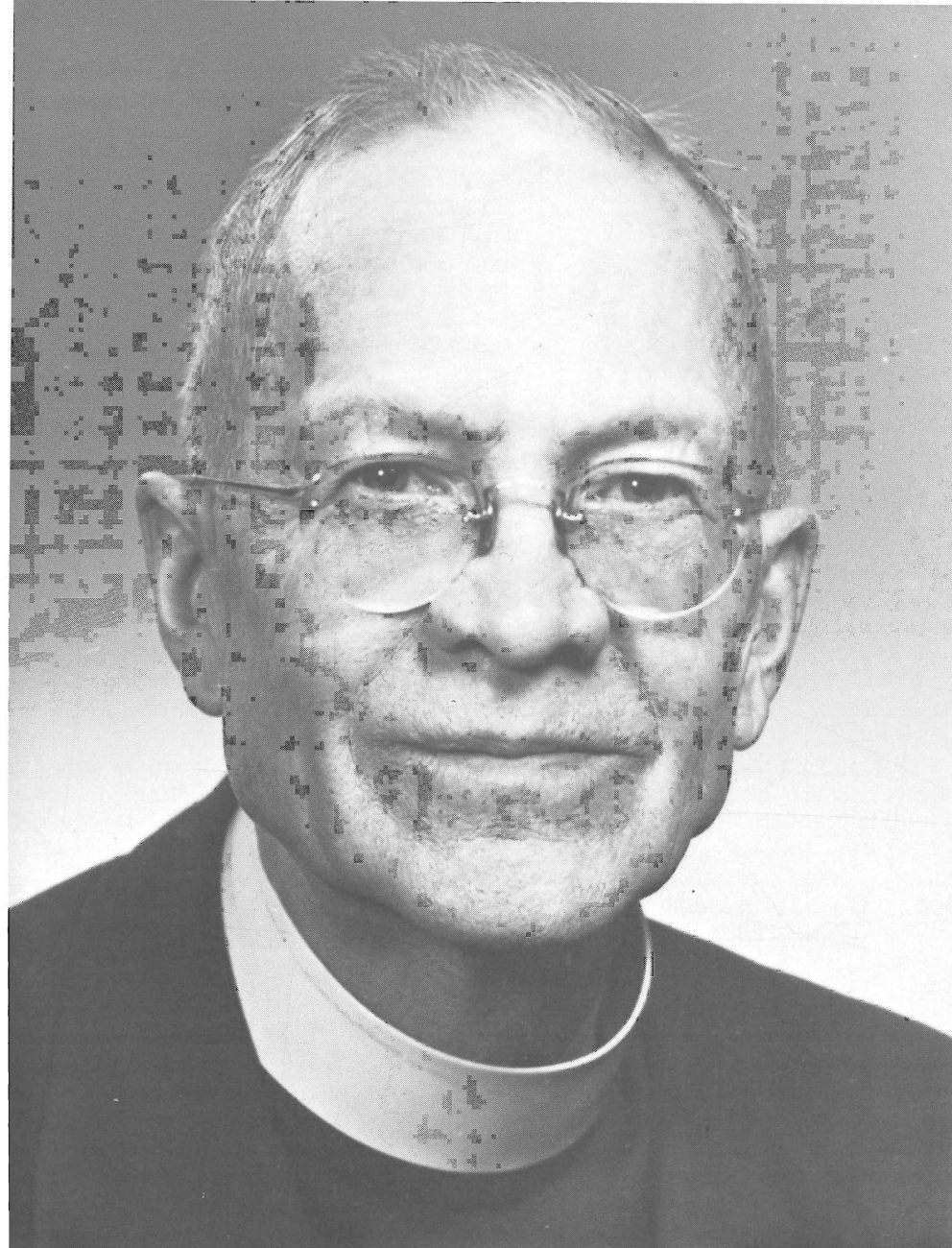
Lepage me disait:

“Passé le prochain virage, à tant de pieds dans le bois, on a une famille de telle variété”.

Je respectais beaucoup l'abbé Lepage mais souvent je le regardais en me demandant s'il ne se tromperait pas une fois, mais, invariablement, la famille de plantes était là et nous pouvions procéder à la récolte.

Pour ce faire, il m'a raconté qu'il avait presque quadrillé la région dans tous les sens, couchant un soir dans un presbytère, un soir dans un autre, et se faisant parfois refuser la porte par le curé de l'endroit car il était souvent habillé de façon négligée et coiffé d'un étrange chapeau. Mais s'il ressemblait beaucoup plus à un vagabond qu'à un prêtre, il avait une connaissance extraordinaires des plantes indigènes et constituait à lui seul une véritable Flore ambulante.

Je me souviens entre autres qu'à l'arrière du village de Price nous avons découvert une famille d'arbustes très particuliers, le *chalef argenté* ou *chalef changeant* que j'ai introduit aux Jardins de Métis. Cet arbuste fait maintenant parti d'une collection



L'abbé Ernest Lepage (Photo Gérard Lacombe).

vraiment intéressante et a fait l'objet d'échange de semences avec plusieurs pays à travers le monde. Nous avons aussi fourni plusieurs milliers de ces semences à la Société d'Aménagement de la Baie James, qui s'en est servi pour réaménager les pentes mises à nu suite aux importants travaux d'aménagement de ces régions. C'est un peu grâce à l'abbé Lepage si j'ai pu introduire ces variétés aux Jardins de Métis et qui aujourd'hui jouent un rôle important de reboisement dans des conditions particulièrement difficiles.

Toujours à l'arrière du village de Price, en certains endroits, il y avait des familles de belles an-

géliques que l'abbé Lepage se plaisait à appeler "l'herbe à rajeunir", sachant bien, avec son humour particulier qu'une telle appellation était apte à capter l'intérêt de son auditeur. Il m'avait dit qu'il s'agissait de rhizomes enfouis dans la vase de la rivière que l'on peut mettre en cubes et manger. J'avais fait l'expérience avec lui. Après avoir cueilli et taillé les rhizomes avec lui, il me dit: "Il faut que tu en mettes deux trois dans la bouche et que tu mâches beaucoup si tu veux sentir l'effet". Et, en effet, je sentis un feu insoutenable, c'était une plante qui brûlait la bouche et je me souviens encore de l'expression de l'abbé Lepage

qui me regardait avec toute la misère du monde à retenir son sourire!

Je n'oublierai jamais les moments exceptionnels que j'ai passé avec ce grand homme de la flore québécoise et pour lequel je garde un souvenir et une admiration extraordinaire. Il était aussi très sensibilisé à la conservation de certaines espèces. Ainsi, dans la région de Pointe-au-Père, un nouveau tracé de route était prévu pour l'année suivante: nous y avons récolté des espèces presque uniques et que l'on retrouve aujourd'hui aux Jardins, comme certaines fourgères, par exemple. Il possédait un herbier impressionnant en plus d'être un vulgarisateur né.

## VERS LES ACTUELS JARDINS DE MÉTIS

Je ne voudrais pas oublier de souligner le départ de M. Coffin, le 30 novembre 1965. Il a consacré une partie de sa vie à l'entretien et à la conservation des Jardins de Métis. D'abord employé de Mme Reford, puis du Gouvernement provincial, il a été un peu mon professeur et le professeur de tous les jardiniers qui sont passés là-bas à son époque. Après son départ, j'ai pris la relève et sous les ordres de M. Gendron, qui s'occupait de l'aspect administratif des Jardins, j'ai continué à jouer le rôle de conservateur et de responsable de la mise en valeur du milieu. En même temps, j'ai continué mes cours, à l'hiver, à l'École Moyenne d'Agriculture de Rimouski et j'obtenais mon diplôme en avril 1967.

Entre temps, les Jardins continuaient à prendre de l'expansion. En 1964, le Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche se porte acquéreur de la pointe située à l'embouchure de la rivière Métis pour des fins récréatives. Ce terrain de 7 acres appartenait à la Compagnie Price Brothers et comprenait l'ancien quai de Grand-Métis.

En 1965, le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche procède à l'acquisition d'un terrain de 84 acres appartenant à Madame Thomas L'Abbé

de Grand-Métis afin de préserver le cachet des jardins et d'y aménager un terrain de stationnement. Toutes ces acquisitions de terrains adjacents aux Jardins de Métis visent la consolidation des équipements et représentent une superficie totale de 172 espaces.

En ouvrant la villa au public en 1973, le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche confie aux Ateliers Plein Soleil, organisme à but non lucratif, l'animation à l'intérieur de cette dernière.

Entre temps, je continuais à parfaire ma formation en horticulture ornementale et je recevais un diplôme de l'Institut de Technologie Agricole de Saint-Hyacinthe, le 20 janvier 1969. Je continuais aussi à faire des voyages d'observation au Jardin botanique de Montréal et j'ai eu le plaisir de connaître aussi le professeur en botanique Roger Ven Den En de l'Université Laval. La politique d'échanges

entre le Jardin botanique de Montréal et l'Université Laval fonctionnait depuis plusieurs années.

Lors de mes voyages au Jardin botanique de Montréal, j'ai eu le plaisir de rencontrer M. Normand Cornellier, un botaniste-taxonomiste et en 1978 nous faisons appel à ses services pour réaliser l'inventaire des espèces en culture aux Jardins de Métis. M. Cornellier a exécuté ce travail pendant cinq années et aujourd'hui, nous possédons des rapports très intéressants et des recommandations très pertinentes concernant l'aménagement des Jardins.

En 1979, dans le cadre d'un projet du programme O.S.E., un document de base sur la situation des Jardins de Métis a été réalisé. Ce plan directeur permet de faire le point sur le potentiel et l'avenir des Jardins de Métis. Il propose des alternatives et suggère un plan d'ensemble.

Suite à ces deux démarches et à mes recommandations, l'absence d'animation et d'information sur les Jardins est de plus en plus soulignée et des correctifs sont amenés. Concernant l'aménagement futur des Jardins de Métis, il devra se faire dans le respect intégral du style actuel, très proche d'un jardin à l'anglaise, et les parties historiques des Jardins devront être conservées intégralement.

Je crois que l'ambiance ressentie aux Jardins de Métis est avant tout créée par cet aménagement de sentiers très sinueux qui inspire une certaine recherche ainsi que l'aspect champêtre favorisé par l'alternance de plantes indigènes et de plantes ornementales. J'espère que cette "poésie" sera conservée dans l'avenir et que les visiteurs pourront profiter encore longtemps de cette ambiance un peu mystique dégagée par cette nature omniprésente.

Les Jardins de Métis (Photo Pierre Pouliot, M.L.C.P.).



# Le Régiment de Gaspé-Bonaventure, le lieutenant-colonel Joseph Pineault et la défense des côtes gaspésiennes durant la seconde Guerre mondiale

Antonio Lechasseur

Le soldat Fernand Caron montant la garde à Cap à l'Ours en juin 1943.



Lorsqu'éclate la seconde Guerre mondiale en 1939, peu de Québécois ont imaginé que la guerre viendrait jusqu'à la porte de leur domicile. L'expérience de la première Guerre mondiale rappelait une seule chose: la conscription. C'est d'abord autour de ce problème national que se répandront les débats dans l'opinion publique. La défense des côtes canadiennes ne préoccupera vraiment que lorsque des navires seront l'objet d'attaques systématiques de la part de sous-marins allemands dans les eaux de l'estuaire et du golfe Saint-Laurent en 1942. Cette fois, les progrès technologiques poussait la guerre en territoire canadien. La "Bataille du Saint-Laurent" revêt encore l'aspect d'une période noire dans le souvenir de bon nombre de Bas-laurentiens et de Gaspésiens.

Bien que la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent** ait fait écho récemment à cette période (1), nous présenterons ici les différentes mesures mises sur pied par le gouvernement canadien pour assurer la protection de ses côtes et le rôle que des militaires de la région ont joué pour remplir ce mandat. Essentiellement, il s'agit de voir de quelle façon s'est organisée la défense en territoire québécois, principalement celle des rives de la péninsule gaspésienne, la zone la plus exposée aux attaques des puissants sous-marins allemands.

Les trois corps d'armée du Canada - Armée, Marine et Aviation - ont contribué au plan général de la zone atlantique. Toutefois, ce qui retiendra particulièrement l'attention ici c'est le travail accompli par le Régiment de G a s p é - B o n a v e n t u r e , commandé par le lieutenant-colonel Joseph Pineault de Mont-Joli. Avec la contribution directe à la défense de l'Europe, c'est là l'une des pages importantes de l'histoire de la participation du Québec à l'effort de guerre.

## 1. LA GRANDE INQUIÉTUDE DE 1942-1943

De 1939 à l'été de 1942, la guerre a fait rage en Europe

sans que les autorités gouvernementales canadiennes s'inquiètent outre mesure de la protection des zones côtières de l'Atlantique et du Pacifique. L'effort de guerre avait été concentré sur la participation à la défense des îles britanniques et à la protection de certaines infrastructures stratégiques au Canada même: centrales électriques, éleveurs à grains, etc. Ce n'est qu'après l'entrée en guerre du Japon à la fin de 1941 et l'entrée des États-Unis dans les hostilités, qu'Hitler va laisser pénétrer ses sous-marins en zone américaine. "Les premiers torpillages dans le golfe Saint-Laurent et à l'embouchure du fleuve eurent lieu dans la nuit du 12 au 13 mai (1942). Des attaques sous-marines sporadiques continuèrent tout au cours de 1942 et, à la fin de l'année, 23 navires avaient été torpillés et 22 envoyés par le fond dans le détroit de Belles-Isle, dans le golfe Saint-Laurent et dans le fleuve" (2).

L'inquiétude se répandit comme une traînée de poudre dans les populations riveraines qui eurent à secourir plusieurs rescapés de ces attaques. L'ennemi allemand était aux portes. Devant une telle situation, le Gouvernement canadien et l'État-Major des armées durent analyser diverses mesures visant à renforcer les défenses côtières atlantiques. Ainsi, dès 1942, la Marine renforce sa flotte d'escorte sur le fleuve et dans le golfe. À l'approche de la nouvelle saison de navigation de 1943 on conclut qu'il fallait revoir la défense de Gaspé et du bas du fleuve. Comme le dit l'historien Stacey, c'est à partir de ce moment que "les trois forces armées prirent de soigneuses précautions dans la région du Bas-Saint-Laurent pour le reste de la guerre". (3)

L'émotion est grande dans la région au lendemain des premiers torpillages. Par exemple, **La Voix de la Vallée** d'Amqui titre à la une le 15 mai 1942: "La guerre à nos portes..." Bien qu'on croit que le torpillage est une opération audacieuse difficile à répéter, le journal admet que "la guerre, que nous avons

menée de loin jusqu'à présent, vient nous relancer jusque chez nous!" La presse se fera l'écho du sentiment qui va se répandre un peu partout au Québec: les Gaspésiens sont laissés à eux-mêmes dans l'éventualité d'autres attaques des sous-marins allemands. On craint pour la population mais également pour la principale ressource naturelle gaspésiennes: la forêt. Selon un journaliste de **L'Action catholique** dont l'article est repris dans **La Voix de la Vallée**, "les quais de plusieurs paroisses sont recouverts de bois dont la valeur est considérable. C'est ainsi qu'il y a peut-être plus de bois de construction sur les quais de Matane que dans toutes les cours à bois de notre ville. Imaginez quelques bombes incendiaires à travers tout cela et vous aurez une idée du désastre" (4).

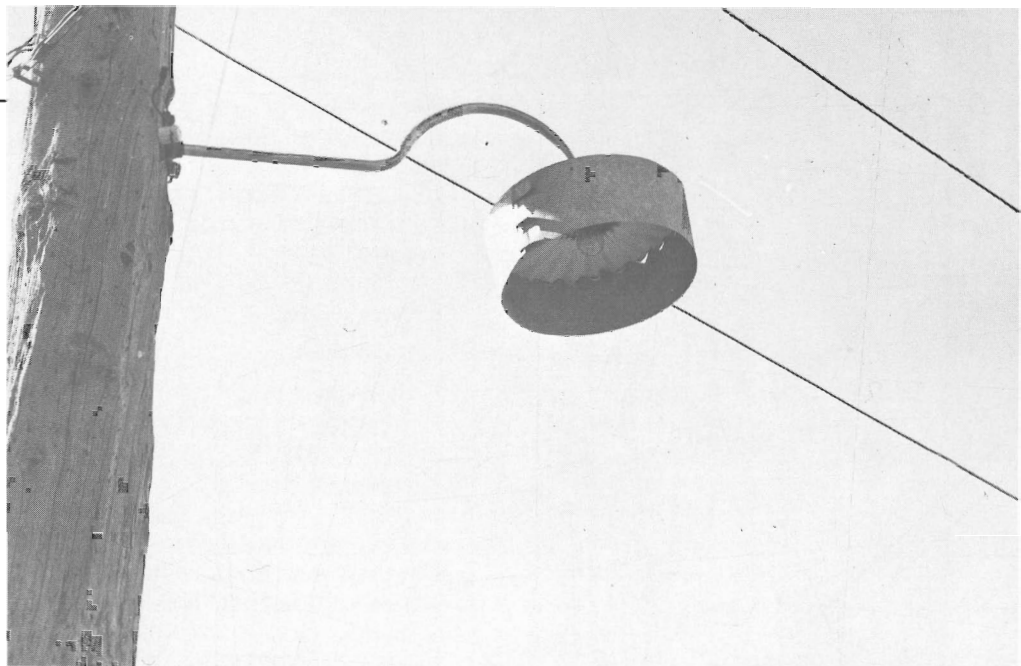
Entre le mois de mai 1942 et juin 1943, l'inquiétude populaire ne cesse de grandir au sein de l'opinion publique. Les quotidiens québécois et les hebdomadaires régionaux s'inquiètent de façon unanime à savoir si les infrastructures de défense de la côte est résisteraient à l'attaque de l'ennemi. Beaucoup de questions sont posées, mais la population ne reçoit pas toujours de quoi se rassurer. Même les interventions politiques faites à la Chambre des Communes ou à l'Assemblée législative par des députés de la région comme MM. Sasseville Roy, député fédéral de Gaspé, et Onésime Gagnon, député provincial de Matane, restent sans échos. Par exemple, ce dernier écrit publiquement, en novembre 1942, au brigadier Georges-P. Vanier, commandant du district militaire de Québec: "vous me dites que l'armée de réserve s'organise. Est-elle pourvue des armes de défenses modernes nécessaires? Les gens de la région du Bas St-Laurent vous répondront d'une façon péremptoire (...). L'honorable Louis St-Laurent, ministre de la Justice, dernièrement dans le club libéral de St-Roch, a déclaré que le printemps prochain des mesures efficaces seront prises pour défendre le

St-Laurent. Je crains, mon cher monsieur le Brigadier, que si les gros canons se contentent de tonner dans les clubs en toute sécurité, la population de la Gaspésie à laquelle vous vous intéressez, ne sera guère rassurée”.

En juin 1943, l'Armée met sur pied une vaste opération destinée à convaincre la presse nationale, à l'aide d'une grande tournée de la Gaspésie, de l'efficacité des mesures prises pour défendre les côtes de l'Est du Québec. Lucien Desbiens du **Devoir** décrit l'événement de la manière suivante: "Au cours d'une randonnée éducative à travers la Gaspésie, et après être arrivés à une étape stratégique de leurs pérégrinations par monts et par vaux (c'est le cas de le dire), des journalistes de Montréal, Québec et Toronto ont pu se rendre compte, "de visu", que la Gaspésie est très bien défendue par nos forces armées et par des milliers de volontaires, que son système de protection s'accroît de jour en jour, selon un plan logique et soigneusement préparé. Ce souci de nos autorités militaires de se tenir prêtes à faire face à toute éventualité s'affirme aussi aux Iles-de-la-Madeleine, comme ont pu l'apprendre nos 'chasseurs de nouvelles' en vacances, dès que leurs voitures les eurent déposés à Gaspé". Malgré la censure, plusieurs séries d'articles paraîtront par la suite décrivant un aspect ou un autre de la défense côtière et de l'organisation des forces de réserve mises sur pied spécialement pour contrer le péril allemand susceptible de surgir des eaux de l'estuaire et du golfe Saint-Laurent.

## 2. LA CRÉATION DU TROISIÈME BATAILLON DE RÉSERVE DES FUSILIERS DU SAINT-LAURENT ET LE RÉGIMENT GASPÉ-BONAVENTURE

Outre le règlement d'obscurcissement partiel de la côte du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, entre l'île Verte et Douglstown, au cours du dernier tri-



Un aspect de l'obscurcissement: un abat lumière qui empêche les rayons d'être vus en mer (Photo Armée canadienne)

mestre de 1942, on mit sur pieds des unités de réserve à même l'organisation des Fusiliers du Saint-Laurent, dont l'organisation remonte à 1869. Ainsi, dès le mois de juillet 1942, le lieutenant-colonel Joseph Pineault sera nommé commandant de la réserve des Fusiliers. C'est à partir de ce moment qu'on s'emploiera activement à l'organisation d'unités de réserve un peu partout autour de la péninsule gaspésienne. La direction de la Défense nationale prévoit équiper ce bataillon de réserve des Fusiliers de mitrailleuses, de mortiers de tranchées et de fusils antitanks et d'armes modernes. L'essentiel du recrutement des volontaires se fait à l'automne de

1942. Le lieutenant-colonel Pineault est assisté dans cette tâche par le capitaine Soucy et le sergent-major Joseph Pearson. **L'Écho du Bas St-Laurent** rapporte dans son édition du 1er octobre 1942 que la Réserve a déjà recruté des centaines d'adhérents: "À Rivière-au-Renard, par exemple, en moins de 24 heures, 105 hommes ont signé leur enrôlement. À Grande-Vallée, dans la journée de mardi, 166 hommes et jeunes gens ont donné leur nom", etc. Le journal encourage les Gaspésiens à s'enrôler afin qu'on puisse justifier la création d'une brigade dont le commandement pourra être fixé dans les limites du district gaspésien. Par ces me-

Le brigadier Blais en compagnie du sergent-major Joseph Pearson, vétérans de la première Guerre mondiale.





Écusson du Régiment de Gaspé-Bonaventure.

sures, on cherchait à créer une véritable garde civile comme celle développée en Angleterre à cette époque. Le recrutement ayant porté fruit, on annonce un mois plus tard, la création imminente d'une brigade de réservistes toujours placée sous le commandement du lieutenant-colonel Pineault. En fait, ce n'est que le 14 décembre qu'une unité distincte est créée sous le nom du 3e Bataillon des Fusiliers du Saint-Laurent dont la tâche était de monter la garde de Sainte-Anne-des-Monts jusqu'à Mata-pédia. Des compagnies sont alors formées à New Carlisle, Sainte-Anne-des-Monts, Cape Cove et Grande-Vallée, le commandement était assumé à Gaspé par le lieutenant-colonel Pineault.

La multiplication des effectifs de ce troisième bataillon des Fusiliers va justifier la création d'un régiment indépendant baptisé le Régiment de Gaspé-Bonaventure. C'est le brigadier Edmond Blais, commandant de la région militaire no 5 qui en fait l'annonce officielle en septembre 1944. À cette date, la Gaspésie entre pour de bon

dans les annales militaires canadiennes. On reconnaît ainsi tout le travail réalisé sous le commandement du lieutenant-colonel Joseph Pineault pour la structuration de l'armée de réserve gaspésienne.

### 3. UN MILITAIRE DE CARRIÈRE: LE LIEUTENANT-COLONEL JOSEPH PINEAULT

Le lieutenant-colonel Joseph Pineault est aujourd'hui une figure légendaire de l'histoire de la seconde Guerre mondiale dans la région. Mais qui est donc cette personnalité militaire?

Monsieur Joseph Pineault est né le 19 juin 1892 à Causapscal. Lorsqu'il reprend du service au moment de la deuxième Guerre

mondiale, il a déjà un valeureux et impressionnant passé militaire derrière lui. D'après **Les archives régimentaires des Fusiliers du S.-Laurent**, il suit ses premiers cours d'instruction militaire en 1910. C'est le 7 décembre 1912 qu'il reçoit sa commission de lieutenant du 89e Régiment Témiscouata-Rimouski. C'est au cours de la Grande guerre qu'il se distingue particulièrement. En effet, "pendant la première Guerre, le lieutenant-colonel Pineault, en 1915, s'engagea dans la Force Expéditionnaire. En 1916, il servit sous les ordres du lieutenant-colonel P.-A. Piuze, commandant du 189e Bataillon. Sur la ligne de feu (en France et en Belgique), il combattit galamment avec le 8e Bataillon de Winnipeg et le R.M.R. Le premier sep-

À droite, Joseph Pineault à l'époque de la première Guerre mondiale.



tembre 1918, il fut si grièvement blessé que ce n'est qu'en juin 1921 qu'il obtint son licenciement des hôpitaux militaires" (5). Pour sa bravoure, il est décoré de l'Ordre de Victoria, en 1920. Lorsque le 189e Bataillon devient les Fusiliers du Saint-Laurent, Joseph Pineault s'enrôle à nouveau et occupe diverses fonctions jusqu'en 1927 dans cette unité, date à laquelle il en prend le commandement. Il obtient le grade de lieutenant-colonel le 1er novembre 1929. Mason Wade dit de lui qu'il fut un "héros gaspésien de la première guerre mondiale". (6). Voici comment Roger Champoux, journaliste à **La Presse**, le décrit: "Bien planté, tout en muscles,

l'oeil brun avec quelque chose de fauve, le cheveu blanc avec le toupet noir - une tache de sol sur un pic enneigé des Shicks-Shocks - Pineault est un beau type de Canayen".

Il semble donc tout naturel qu'on lui confie l'organisation de l'armée de réserve en territoire gaspésien suite aux nombreux torpillages de navires par les sous-marins ennemis dans le Saint-Laurent, à quelques kilomètres des côtes. Tous les témoignages sont unanimes: c'est grâce à l'énergie et au leadership de ce militaire de carrière qu'on a réussi à organiser un véritable réseau de surveillance dans la péninsule. Nous avons retracé deux de ses inter-

ventions radiophoniques informant des progrès réalisés dans le recrutement pour le 3e Bataillon des Fusiliers et de la nécessité de respecter les règles de l'obscurcissement partiel. Il s'agit des deux seuls témoignages directs du travail faits sur tous les fronts par le lieutenant-colonel Pineault. Nous les reproduisons ici en aparté pour montrer comment il savait être convaincant. Jos. Pineault fut de 1942 à 1945, le vrai "boss" du Gaspésien, comme le mentionne une manchette d'un numéro de **La Presse** de juin 1943.

Pour ses services rendus dans la région comme commandant du Régiment de Gaspé-Bonaventure et pour sa partici-

Remise de décorations à Spencer Wood par le lieutenant-gouverneur sir Eugène Fiset (au centre). Le lieutenant-colonel Pineault est le quatrième en partant de la gauche.





# Conférence du Lt-colonel Pineault à la radio

À Gaspé, le 1er janvier 1943  
Mes chers auditeurs, vous vous demanderez peut-être pourquoi, étant établi dans le civil à Mont-Joli après l'autre guerre, j'ai repris le commandement du 3e bataillon des Fusiliers du Saint-Laurent. Eh bien, voici. Après avoir vécu parmi les Gaspésiens pendant de nombreuses années, je me suis empressé de saisir l'occasion qui m'était donnée de servir la cause commune en entreprenant l'organisation de la protection de cette incomparable région qu'est la Gaspésie. Vous savez sans doute, que depuis le début de la présente guerre, et jusqu'à l'an dernier, la protection de la péninsule laissait plutôt à désirer. Seulement, dans le cas des Gaspésiens, il ne s'agissait que de lancer le mouvement et d'organiser un bataillon de réserve, composé de braves pêcheurs, d'industriels, de commerçants, d'ouvriers, de journaliers et même de professionnels. Ce fut une dure tâche que de parcourir cet immense territoire à maintes reprises, pour surveiller les progrès de l'organisation, mais le sens du devoir de mes "gars" de la Gaspésie n'a jamais

flanché, et aujourd'hui, j'ai le grand plaisir et l'insigne honneur de déclarer que le 3e bataillon des Fusiliers du Saint-Laurent a plus que rempli ses cadres. Il serait trop long de vous raconter d'innombrables anecdotes au sujet de familles qui comptent, en plus du père, 3, 4 et même 5 garçons qui font partie de mon bataillon, mais permettez-moi en même temps de rendre hommage à celui qui est mon bras droit dans le bon fonctionnement du bataillon, le major Jos. Soucie, de mon adjudant, le major Robert Landry, du major Claude Beaudet de Mont-Joli, du capitaine Gustave Goulet de New Carlisle, et à tous les autres officiers et sous-officiers qui ne négligent rien pour maintenir l'entraînement au plus haut degré d'efficacité.

Ces jours derniers, mes bons amis de la Gaspésie ont reçu la visite du commandant de la 5e région militaire de Québec, le brigadier Edmond Blais, Croix Militaire, et je suis certains d'exprimer sa pensée en disant qu'il fut enchanté de son inspection et aussi agréablement surpris du magnifique travail de protection

accompli, non seulement par mes hommes, partout dans la péninsule, mais aussi par les membres de leurs familles. Après les avoir vu à l'oeuvre, il les a surnommé "Les Guetteurs", et c'est sans doute ce qui a donné aux autorités l'idée de créer l'excellent organisme, maintenant connu sous le nom de "SERVICE DU GUET". Toutefois, je tiens à souligner le fait que mes hommes savent aussi être de rudes combattants si l'occasion se présente; d'ailleurs notre commandant s'en est bien rendu compte.

En marge de la visite du brigadier Blais dans notre belle Gaspésie, je voudrais féliciter chaleureusement et remercier toute la population gaspésienne pour l'enthousiasme qu'elle a manifesté en décorant généreusement municipalités et villages. Ces remerciements s'adressent aussi aux autorités religieuses et civiles de notre région, et j'aurai bientôt l'occasion de vous revoir, tous, pour vous exprimer ces sentiments de vive voix. Bonsoir, mes bons amis, et continuons ensemble le beau travail que nous avons entrepris.

pation aux campagnes de l'Emprunt de la Victoire, il est investi en mai 1945 de la décoration "d'Officier du Très Excellent Ordre de l'Empire britannique".

Le lieutenant-colonel Joseph Pineault ne s'est pas fait remarquer uniquement par ses activités dans l'armée. Comme citoyen de Mont-Joli, il s'est acquis la réputation d'un homme d'affaires soucieux du développe-

ment de sa ville. Il siégea comme échevin au Conseil municipal en plus d'être président de la Chambre de Commerce de Mont-Joli en 1957 et de s'occuper de plusieurs autres organisations à caractère économique et sportif. En 1952, il est nommé lieutenant-colonel honoraire des Fusiliers du Saint-Laurent. Il meurt à Mont-Joli le 21 octobre 1979, à 87 ans.

# Conférence du Lt-colonel Pineault à la radio

Québec, 31 juillet 1943

À l'occasion de mon passage à Québec, il m'est très agréable d'avoir le privilège de vous adresser quelques mots relativement aux nouveaux règlements de l'obscurcissement partiel en force dans la péninsule gaspésienne.

Comme vous le savez sans doute, en ma qualité de commandant du 3<sup>ème</sup> bataillon de réserve des Fusiliers du Saint-Laurent, j'ai une tâche de la plus haute importance à remplir, celle d'organiser la défense d'une partie de la péninsule de la Gaspésie, tandis que l'autre partie est confiée à un petit parent à moi, le lieutenant-colonel Michel Pineau, commandant du 2<sup>ème</sup> bataillon du même régiment. Inutile de vous dire que nous avons beaucoup à faire. Depuis des mois, nous avons travaillé d'arrache-pied à l'organisation des divers détachements qui montent sans cesse la garde sur les côtes de notre belle Gaspésie. Aussi j'en profite pour rendre hommage à tous les membres de l'armée de réserve de la Gaspésie pour le magnifique travail qu'ils ont accompli. Après avoir vu plusieurs navires torpillés non loin de leurs côtes, ils se sont

rendu compte que nos rives étaient menacées, et je voudrais avoir plus de temps à ma disposition pour vous citer maints exemples de grands sacrifices que se sont imposés ces hommes, pêcheurs, marchands, industriels, professionnels et autres pour apprendre le maniement des armes et les tactiques modernes afin d'être au point en cas d'éventualité.

Vous vous souvenez sans doute de la récente tournée d'inspection du brigadier Edmond Blais, commandant de la 5<sup>ème</sup> région militaire. Mes chers auditeurs, j'ai eu le plaisir et le privilège de l'accompagner pour la majeure partie de cette tournée, et je ne puis que vous répéter les paroles du brigadier: "Ces hommes sont magnifiques". Ce ne sont que quatre mots, mais ils veulent dire tellement.

Au cours de sa tournée d'inspection de la Gaspésie, le brigadier Blais n'a eu que des paroles élogieuses à l'égard de la population gaspésienne, et pour cause. Mes chers auditeurs, je connais intimement le brigadier Blais, et je sais que si parfois il a de bonnes paroles, car il est surtout soldat, elles sont sincères et

franches. Il a eu de bonnes paroles pour nos gars de la Gaspésie, c'est qu'ils le méritaient.

Permettez-moi maintenant de vous dire quelques mots relativement aux règlements de l'obscurcissement partiel en Gaspésie. Comme vous le savez depuis l'Île Verte jusqu'à Doughtstown au sud de Gaspé, les automobilistes doivent observer les règlements qui régissent l'obscurcissement des phares par la moitié. Je me permets aussi d'adresser aux populations civiles un appel urgent. En m'en venant de Gaspé à Québec, j'ai pu constater que nombreux sont ceux qui n'observent pas ces règlements, particulièrement dans leurs foyers. Mes chers, auditeurs, vous rendez-vous compte qu'une lumière sur la route peut être vue, en mer, à près de dix milles? Alors, je vous demande de nous accorder votre plus sincère collaboration, non seulement pour nous aider à vous défendre, mais pour la cause commune. Les organisations civiles de la région nous apportent aussi leur part de collaboration, et je vous demanderais de leur accorder votre aide si précieuse à la défense des côtes de notre belle Gaspésie.



Le lieutenant-colonel Joseph Pineault.

#### 4. LA MILITARISATION DU TERRITOIRE GASPÉSIEN

Avant de clore la présentation de cet épisode de la seconde Guerre mondiale dans le Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie, il faut s'arrêter à l'organisation même du Régiment de Gaspé-

Bonaventure. La tâche essentielle de ces unités de réserve était d'assurer un guet permanent dans chaque localité de la zone littorale de la péninsule gaspésienne. Les volontaires qui s'y engagent proviennent de toutes les couches de la société. Ce sont pour la plupart des

hommes non sujets au service militaire soit en raison de leur âge ou de leur catégorie médicale. Ils participent à un réseau intégré de défense qui fait appel à l'armée de terre, la marine et l'aviation. En plus du maniement des armes, ils apprennent à identifier correctement et à rapporter tout sous-marin naviguant en surface à une distance raisonnable des côtes ou tout avion suspect. Avec la construction d'une importante base militaire à Gaspé, la Gaspésie devint semble-t-il une véritable forteresse.

La presse montréalaise ne tarit pas d'éloges pour les hommes de l'armée de réserve. Lucien Desbiens du **Devoir** rapporte en juin 1943 que "la confiance nous semble maintenant régner partout. Et comme le disait narquoisement un jeune officier de la Réserve: "Les Allemands peuvent venir, nous les mangerons pour notre déjeuner". Tous les Gaspésiens nous paraissent partager cette "faim" de l'ennemi". La réussite de l'opération d'enrôlement des Gaspésiens ne s'est pas faite sans l'appui concret des autorités ecclésiastiques. Plusieurs prêtres sont membres des Comités de protection civile alors que l'évêque, monseigneur François-Xavier Ross, y va de ses encourage-



Au centre, le lieutenant-colonel Joseph Pineault et son fils Jean-Louis.

La capture fictive d'espions allemands par les hommes de la Réserve gaspésienne.





Le brigadier Blais passe en revue les troupes du 3e bataillon de réserve des Fusiliers du Saint-Laurent à Chandler.

ments. Lors de la tournée des journalistes en juin 1943, le 3e Bataillon de réserve des Fusiliers du Saint-Laurent comptait plus de 2 000 recrues. Le grand nombre de réservistes volontaires, dont beaucoup étaient des pêcheurs, va conduire à la création du Régiment de Gaspé-Bonaventure. Pendant tout ce temps, le bataillon fut sous le gouverne du lieutenant-colonel Jos. Pineault.

De 1943 à 1945, il semble que le travail d'organisation des côtes de la Gaspésie porte fruit puisqu'on n'accusera aucun autre torpillage dans le fleuve. Les sous-marins allemands ne firent que quelques incursions dans le golfe en 1944. Avec la reprise en main de l'Atlantique nord par les Alliés, le danger d'attaques surprises devient moins probable plus la guerre avance.

Le Régiment ne sera démantelé officiellement que le 31 mars 1946, presque un an après la fin des hostilités en Europe.

## 5. CONCLUSION

La Gaspésie a été l'un des lieux principaux de la seconde

Guerre mondiale au Canada. Les torpillages allemands dans le fleuve et le golfe en 1942 ont poussé les autorités politiques et militaires à monter de toute pièce un système de défense intégré du littoral gaspésien devant les inquiétudes manifestées par l'opinion publique régionale et nationale.

La constitution d'une armée de réserve placée sous le commandement du lieutenant-colonel Joseph Pineault de Mont-Joli est la pierre d'angle du système de surveillance établi pour contrer d'éventuelles incursions de l'ennemi en territoire québécois. Le Régiment de Gaspé-Bonaventure fut un élément important qui permit de rassurer les populations riveraines et, qui sait, de décourager l'ennemi.

La plupart des témoins de cette époque sont aujourd'hui disparus. On devrait pouvoir offrir à ceux qui ont connu cette époque la possibilité de raconter leur participation à ces unités de réserve de l'armée. L'histoire orale pourrait offrir une connaissance renouvelée de cette époque qui n'est pas sans avoir marqué profondément non seule-

ment la Gaspésie mais l'ensemble du Québec.

## NOTES

- \*. Louis Trépanier et Jean-Charles Fortin ont collaboré à la rédaction de cet article. Qu'ils soient remerciés de leur aide précieuse.
- 1. Louis Trépanier, "1942, la Bataille du Saint-Laurent", *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent* IX, 3 (octobre-décembre 1983): 85-96.
- 2. C.P. Stacey, *Armes, hommes et gouvernements. Les politiques de guerre du Canada 1939-1945*, Ottawa, Défense nationale, 1970, 146. Pour plus de détails sur cet épisode voir Louis Trépanier, *op. cit.*
- 3. C.P. Stacey, *Ibid.*, 147.
- 4. Édouard Laurent, "Ce qui se passe en Gaspésie", *La Voix de la Vallée*, 30 octobre 1942, 1. (Tiré de *L'Action catholique*).
- 5. "Nouveau Lt-colonel honoraire des Fusiliers du St-Laurent", *L'Écho du Bas St-Laurent*, 17 avril 1952, 1.
- 6. Mason Wade, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, tome II, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1963. 395.

# Le comité du patrimoine: premier bilan

Michel L. Saint-Pierre

*"... conservons les monuments anciens. Inspirons, s'il est possible, à la nation l'amour de l'architecture nationale."*

**Victor Hugo**

Le 14 août dernier naissait officiellement un nouveau comité au sein de la Société d'Histoire Bas-Saint-Laurent: le comité du patrimoine. Les objectifs de l'organisme sont: a) la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine bâti, monuments et sites de notre région; b) l'information du public sur la richesse du patrimoine local; c) la promotion de la recherche et de l'animation dans le domaine du patrimoine. Après presque une année d'activité, quel travail le comité a-t-il accompli? Voici un premier bilan.

Rappelons que c'est la menace de démolition qui planait sur la Maison Gauvreau, située sur la rue Evêché à Rimouski, qui a joué le rôle de catalyseur pour la création du comité. Plusieurs personnes qui s'intéressaient individuellement au patrimoine ont ainsi eu l'occasion de se rencontrer et de s'unir pour partager leur expérience et entreprendre une action commune. Par conséquent, le sauvetage de la Maison Gauvreau a accaparé une bonne part des activités. Le premier geste du comité a été de constituer un premier dossier sommaire sur l'histoire et l'architecture de cette maison. Ce document a servi de justification pour la demande de classement adressée au ministère des Affaires culturelles en vertu de la loi sur les biens culturels... Le ministre M. Clément Richard, a accédé à notre requête et a donné avis de son intention de classer



(Photo Roland Morin, U.Q.A.R.).

la maison Gauvreau bien culturel. Cette décision avait pour effet d'interdire toute destruction ou modification, temporairement, jusqu'à ce qu'un verdict final soit rendu. Mais la partie n'était pas gagnée pour autant: il fallait maintenant démontrer hors de tout doute la valeur et l'intérêt de l'édifice.

Le comité s'est alors lancé dans une série d'opérations visant à favoriser le classement définitif et la mise en valeur de la maison. D'abord, une vaste campagne d'information dans les médias pour faire connaître et apprécier l'édifice. Ensuite, des rencontres avec les représentants du propriétaire, les immeubles Irving, les responsables du ministère des Affaires

culturelles, et même le conseil municipal de Rimouski. Devant le peu d'enthousiasme du propriétaire, le comité a préparé un autre document qui contenait une étude très détaillée du bâtiment, une argumentation en faveur du classement et des hypothèses de restauration et de mise en valeur. De plus, le comité a fait faire une maquette de la maison restaurée grâce à une subvention du M.A.C.. Cette maquette, exposée et largement diffusée a contribué à recueillir près de 1800 signatures sur une pétition qui réclamait la sauvegarde et le classement de la maison. D'autre part, le comité a accueilli à Rimouski deux membres de la Commission des biens culturels, dont le président M.

Paul-Louis Martin, pour leur faire part du travail accompli dans le dossier de la Maison Gauvreau (étude, maquette, pétition, information) et pour leur permettre de constater sur place l'état du patrimoine local. C'est la Commission des biens culturels qui fait la recommandation finale sur l'opportunité de classement.

Finalement, le 10 mai, le ministre annonçait que la Maison Gauvreau était classée bien culturel dans la catégorie monument historique. Le comité se réjouit de cette décision mais sait que le sort de la maison demeure incertain. Il entend donc continuer de faire des pressions sur le propriétaire pour que la maison soit restaurée et mise en valeur, d'une façon ou de l'autre.

Le cas de la Maison Gauvreau était urgent, il a contribué à sensibiliser l'opinion publique locale au patrimoine et il a donné au comité l'occasion de se faire connaître. Cependant, pour atteindre les objectifs du comité, il fallait aller au-delà du sauvetage isolé et établir une stratégie d'ensemble bien structurée. Pour ce faire il a été résolu de se doter d'un premier grand instrument de travail: un inventaire des bâtiments construits avant 1950 dans le secteur central de la ville de Rimouski. Le système utilisé pour l'Inventaire des bâtiments historiques du Canada, réputé mondialement, a été choisi: cette méthode a l'avantage unique de faire appel au langage graphique, ce qui réduit au minimum les jugements subjectifs. L'opération, confiée à trois personnes, embauchées dans le cadre d'un programme Canada au travail bénéficie également du soutien technique et financier de Parcs Canada, qui va intégrer les données recueillies à l'Inventaire canadien. Fin juillet, près de 500 maisons auront été inventoriées.

Cet inventaire sera très utile. Il permettra de mieux connaître le patrimoine local, sa nature, son âge et sa distribution dans le tissu urbain. Il servira de banque de données, il aidera à orienter les activités du comité, mais il sera aussi accessible pour consultation à toute personne ou organisme intéressé.



(Photo Roland Morin, U.Q.A.R.).

Le comité du patrimoine tente également d'élargir le cercle des participants et d'obtenir la collaboration du milieu des affaires et des responsables du tourisme. En plus de son intérêt culturel évident, il faut aussi insister sur l'intérêt touristique, sur la valeur commerciale et sur la rentabilité économique de la conservation et de la mise en valeur du patrimoine. Le comité se prépare également à intervenir auprès des autorités concernées pour que dorénavant on intègre la dimension du patrimoine au plan de zonage et aux règlements municipaux.

Éventuellement on espère promouvoir une politique globale qui favorisera la mise en valeur du patrimoine d'ensemble, rue, quartier, etc., plutôt que de refaire à chaque fois le même travail pour des édifices pris isolément.

Cependant, le comité conti-

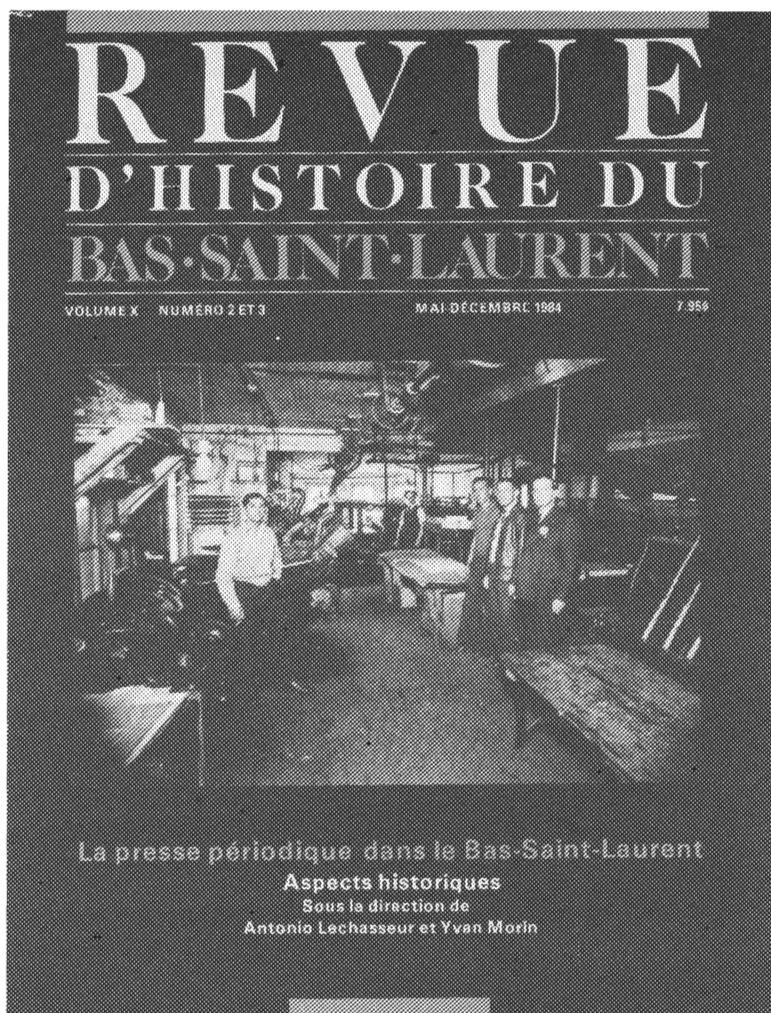
nua d'intervenir dans des dossiers spécifiques, si nécessaire. Cette année, par exemple, nous avons piloté une demande de subvention auprès du M.A.C. pour la restauration du carillon du campanile du Cégep de Rimouski. Ce carillon est équipé d'une des deux seules sonneries de type Westminster au Canada (l'autre étant à la Tour de la Paix à Ottawa). Nous nous sommes également inquiétés du sort du tabernacle original de l'église de Rimouski (l'actuel musée), conçu par Thomas Baillargé en 1830: le comité souhaite que cette oeuvre réintègre la collection du musée.

En conclusion, je pense que beaucoup de travail a déjà été accompli en cette première année d'existence, compte tenu des moyens limités. Il reste beaucoup à faire, mais le comité du patrimoine envisage l'avenir avec beaucoup d'optimisme.

# La presse périodique dans le Bas-Saint-Laurent

## Aspects historiques

sous la direction de  
Antonio Lechasseur et Yvan Morin



- Un numéro très spécial de 124 pages!
- Des collaborations de tout le Bas-Saint-Laurent
- De belles illustrations
- Quelques numéros sont encore disponibles

Pour toute commande postale: joindre un chèque ou mandat postal de 10,00\$ (7,95\$ plus frais de poste) adressé à **La Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent, case postale 332, Rimouski (Québec) G5L 7C3.**